

Volume I

“Pour Vous Mesdames”

Ce volume contient la série des numéros
déjà parus de la Revue mensuelle
“Pour Vous Mesdames”, depuis Octobre
1913 à Octobre 1914.

Numéro Prime

Prix: \$1.00

POUR VOUS MESDAMES

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

OCTOBRE 1913

REDACTION

1263

DELORIMIER

Au bien par le beau

TEL.

SAINT-LOUIS

8557

NOTRE PROGRAMME

SAINTE-SUZANNE

Voici un journal pour vous, Mesdames, un journal entièrement consacré aux choses qui vous intéressent, et qui pouvant devenir, à l'occasion, un discret confident, saura toujours être un bon conseiller. Cette revue de chez nous, destinée à remplacer dans vos mains quelques revues étrangères impropres à combler les vœux de votre esprit, rencontrera, nous en avons la ferme confiance, l'approbation et l'encouragement de tous ceux qui s'intéressent aux Lettres; car, d'être écrites particulièrement à l'intention des femmes, ses pages n'en seront pas moins intéressantes pour les hommes. Ne serait-il pas plus juste de croire, au contraire, qu'à cause même de leurs visées féminines, elles le seront davantage.

Naturellement cette publication, dont le seul but est d'instruire et de récréer n'aura aucune couleur politique, et toutes les opinions honnêtes y auront droit d'expression, à condition qu'elles ne blessent les justes susceptibilités de personne.

Nos collaborateurs se recrutent parmi les plus fines plumes du pays; nos lecteurs peuvent être assurés de trouver dans nos pages un régal littéraire tel que nulle autre publication, chez nous, ne saurait leur en offrir. La part sera faite plus large aux articles purement littéraires, mais l'hygiène, la mode, le théâtre, les ouvrages de fantaisie, la cuisine y seront traités aussi, et par des spécialistes dont le savoir et l'expérience sauront garder la confiance des lecteurs.

Malgré ces particularités qui devraient être un gage de succès, le spectacle de tant d'insuccès journalistiques, chez nous, nous a fait sérieusement en rechercher la cause, et nous avons pensé que seul un magazine avait ici quelque chance de vivre et de grandir, parce que le nombre restreint des lecteurs français ne permet pas aux périodiques de se spécialiser dans un genre.

Le magazine, par la variété des sujets peut satisfaire tous les goûts; et telle est notre ambition.

C'est au prix de beaucoup de sacrifices que nous avons fondé *Pour Vous Mesdames*, nous comptons maintenant sur toutes les bonnes volontés pour lui garder la vie; et puisque c'est pour les femmes canadiennes-françaises, surtout, que nous l'avons créé, c'est d'elles que nous attendons l'aide et le secours. Que toutes celles qui ont quelque culture intellectuelle se fassent un point d'honneur de s'abonner et d'abonner leurs amies.

Ce premier numéro a tous les défauts d'une ébauche, il n'est encore que l'esquisse du beau rêve que nous caressons *Pour Vous Mesdames*; mais si toutes les Canadiennes-Françaises veulent faire leur part, nous aurons bientôt, à Montréal, un magazine capable de rivaliser avec ceux qui nous viennent de nos voisins.

Puisse cette pensée de légitime orgueil patriotique porter à plusieurs milliers le nombre de nos abonnées.

GAETANE DE MONTREUIL.

126477



Le directeur du Théâtre Canadien Français, M. Julien Daoust, et quelques-uns des principaux membres de sa troupe :

Mme Bella Ouellette-Daoust,	Mme Tremblay,	Mme Berthe Briant,
M. Hamel,	M. Julien Daoust,	M. Chanot,
M. Villerai,	M. Valhubert,	M. J. R. Tremblay.

TRISTESSES ET SOURIRES

Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous?...

Mœurs et modes ont subi une telle évolution depuis vingt-cinq ans que les yeux se voilent et les cheveux se dressent: où allons-nous?

Où allons-nous avec cette émancipation de la femme dont l'impudence n'a plus de nom?...

Où allons-nous avec ces modes féminines trop étroites, trop courtes, trop basses?

Pourrait-on nous affirmer que nous marchons ainsi vers une ère de raffinement, de modestie,—de retenue, de pudeur?...

Ah! quand mon salon est rempli de *femmes à la mode*, je regarde le portrait de ma mère suspendu au mur. Je crains parfois voir cette femme d'une autre génération s'agiter dans son cadre, descendre souffleter, de la belle façon, les épaules nues dans des toilettes de jour—et lancer le chien aux mollets qui ne sont ni suffisamment cachés par la robe ouverte, ni suffisamment couverts par les bas brodés.

Où allons-nous? Quels cerveaux, quels cœurs, quelles âmes alimentons-nous?..

Mais avant de déplorer le mal qui suivra, arrêtons-nous à celui qui existe: étudions-en les causes et voyons s'il y a remède. C'est toute une question d'*Education* qu'il s'agit de traiter ici, c'est la tâche difficile que m'a confiée Madame la Directrice, et je la veux attaquer de main ferme. Car, à l'heure qu'il est, il ne s'agit pas de ménager les susceptibilités ou les castes: on *gaze* trop de nos jours, et dans toutes les acceptations du mot. Du haut en bas de l'échelle sociale, on erre et on dégénère. Sous prétextes d'usages nouveau-siècle, on en est arrivé à une désinvolture où les honnêtes gens sont à peine reconnus.

Il y a d'heureuses exceptions, merci, mon Dieu! Il y a encore des familles qui ne rougissent pas de garder telle qu'elle a été reçue l'éducation de nos pères et de la transmettre de même à leurs enfants: ce sont les *sourires* qui apporteront la consolation dans notre étude. Les *tristesses* nous viendront du grand nombre des familles où la direction paternelle et les soins maternels sont méconnus, où on ignore le respect dû à la main vigilante qui rougit les oreilles d'un désobéissant ou d'un insolent:—aurait-il, aurait-elle vingt ans.

L'émancipation de la jeunesse, l'éducation de famille, le laisser-aller dans les modes, les usages et les mœurs, voilà ce qui fera le sujet des causeries qui suivront.

JULIENNE SANS-FAÇONS.

Je Reviendrai.

Lorsque je me reposerai
 Dans la grande paix éternelle,
 Parfois, mon fils, je poserai—
 Libre de l'entrave charnelle—
 Une caresse sur ton front;
 Et quand sonnera l'heure amère
 Où pour toi les soucis naîtront,
 Souvent, Roger, pense à ta mère:
 Un jour, peut-être il souffrira,
 Ton cœur percé comme d'un glaive,
 Le mien, alors, te redira
 Un mot qui console et relève;
 Appelle-moi, je volerai
 Prendre ma part de la souffrance,
 Et du ciel je rapporterai
 Pour toi la divine espérance.

GAETANE DE MONTREUIL.

BIBLIOGRAPHIES

Louis Hébert, par Mlle Laure Conan.

Il y quelques semaines j'écrivais à Mlle Laure Conan : "Votre œuvre est saine et belle, et tous ceux qui ont le culte de l'histoire y applaudissent de tout cœur." Ce témoignage spontané de mon admiration à l'éminente femme de lettres revient au bout de ma plume, aujourd'hui, et je crois qu'il est l'expression juste de la pensée de tous ceux qui s'intéressent aux travaux littéraires.

Laure Conan semble s'être assigné la tâche glorieuse, mais ardue, de fixer l'attention de ses contemporains sur les héros trop négligés de notre histoire, et l'on sent bien à la sincérité de ses accents, que son âme de patriote, éprise du passé, souffre de notre indifférence. Dans le flot de mercantilisme qui nous entraîne, nous n'avons guère le temps de nous arrêter à contempler les gloires d'antan, mais d'une main si modeste qu'elle semble timide, l'aimable romancière place sous nos yeux quelques-unes des grandes figures du passé, et nous force au moins à les saluer. Chacun de ses petits volumes est, dans notre cimetière national, comme une pierre tombale, sans luxe, mais où est inscrit un nom vénéré. Laure Conan aime à se promener dans ce vaste champs des morts, et à fleurir les tombes où nul ne va plus prier.

Dans *Louis Hébert*, comme dans tous ses autres livres d'ailleurs, Laure Conan ne vise pas aux effets de style, elle ne cherche pas les mariages de mots qui charment l'oreille et arrêtent la pensée sur la beauté harmonieuse de la phrase plutôt que sur le sens qu'elle renferme; elle ne cherche pas à produire, par des qualificatifs outrés, plus d'émotion qu'il ne s'en dégage naturellement du fait qu'elle offre à notre examen. Elle raconte simplement, et son langage sans appareil, mais que l'on sent profondément sincère semble dire : "Voilà ce que fut celui là, jugez-le".

Lorsqu'on touche aux héros de l'histoire, il faut le faire avec une grande prudence afin de ne pas être traître envers eux: trop d'écrivains, plus étourdis que malhonnêtes, pour se payer la gloriole d'une étude de psychologie mélodramatique, n'hésitent pas à jeter sur les épaules de leurs personnages un manteau d'Arlequin, ou se livrent, sans penser à mal, à un maquillage grossier des âmes antiques. Dans cet affichage scandaleux de peinturlurage, vous reconnaissez l'écrivassier et vous éprouvez le cuisant regret d'une profanation. Laisser aux héros de l'histoire leur caractère réel; ne pas leur tailler des vertus sur mesure pour le rôle qu'ils eurent à jouer, mais les peindre tels qu'ils furent, voilà le rôle de l'historien consciencieux, et ce rôle, Mlle Laure Conan l'a assumé avec une sûreté de jugement qui est tout à son honneur.

Louis Hébert ne nous apparaît pas comme un personnage posé dans le paysage pour la beauté du coup d'œil, c'est bien l'humble travailleur de la terre, confiant en Dieu et en lui-même, dont on retrouve les fiers descendants dans nos campagnes canadiennes; on le voit peiner, se fatiguer, faire ses petits calculs économiques, tout comme un campagnard industriel de notre époque, et cela lui donne avec nous un air de parenté qui nous le fait aimer d'avantage. Louis Hébert, sur le rocher de Québec, ne joue pas au héros, il l'est simplement et sans paraître se douter qu'il deviendra le père d'une race nouvelle, la plus noble et la plus vaillante des races, celle des agriculteurs canadiens.

Je le répète, l'œuvre de Laure Conan est belle et saine, et l'humble femme, qui écrit les petits livres où nos enfants apprendront, par l'exemple de nos pères, à aimer leur pays, vaillante et modeste comme ses héros, Laure Conan entrera dans l'histoire.

Mme Laetitia Bonaparte, par Mlle Hermine Lanctôt

Voici un volume beau dès la couverture, et sa toilette soignée prouve que l'auteur est une personne aux goûts raffinés, à qui le banal répugne, et que doivent naturellement attirer les hauts sommets. Rien d'étonnant, alors, qu'elle ait choisi pour en faire le sujet d'un livre, une femme, qui dans le recul des ans, nous apparaît émergeant de la foule de ses contemporaines et les dominant par la puissance de son caractère, et peut-être aussi par la grandeur de ses malheurs. Laetitia Bonaparte, que la nature semble avoir préparée, dès le sein de sa mère, aux luttes morales que le destin lui réservait, méritait d'être mieux connue de nous que nous ne la connaissions généralement, et le livre de Mlle Lanctôt est venu remplir une lacune. Une telle œuvre ne pouvait être qu'un travail de compilation, mais l'auteur a su joindre ensemble ces pièces diverses de manière à en former un tout agréable, d'une lecture attachante et d'un intérêt soutenu.

Sous le pseudonyme d'Hermance, Mlle Lanctôt a collaboré à toutes les bonnes revues de chez nous, et ses lecteurs se souviennent que dans ses écrits la simplicité élégante du style habillait toujours un robuste bon sens. C'est la qualité dominante de l'aimable femme de Lettres, et dans Laetitia Bonaparte, elle a su faire ressortir les points qui sont le plus propres à nous montrer, sous son vrai jour, celle qu'elle s'est imposé la tâche de nous faire connaître. Elle a bien compris la grande responsabilité de quiconque touche à l'histoire, et ne s'est appliquée ni à maquiller son héroïne pour nous la montrer plus belle, ni à faire ressortir ses défauts pour nous la rendre antipathique. On sent bien, cependant, que l'auteur est pleine d'admiration pour son sujet mais cela ne l'empêche pas d'être loyale envers le lecteur. Elle ne dissimule pas les défauts de Mme Bonaparte ; évidemment elle ne les étale pas avec complaisance, mais lorsque, par probité historique, elle doit les divulguer, elle ne cherche même pas à les excuser ; elle les explique simplement : Ainsî Laetitia Bonaparte était avare, son apologiste ne le cache pas et cite le journal de la comtesse de Cossé-Brissac.

— « Je l'ai trouvée assise près d'une table énorme où étaient placés plus de trente petits paniers et plusieurs ouvrages en perles. — Savez-vous faire de ces sortes d'ouvrages ? Non, madame. — Eh bien, moi non plus ; je les achète d'une de ces pauvres veuves d'officiers, comme il y en a tant, quoique mon fils leur ait fièrement donné. Elle est adroite comme une fée. Je rends service à cette pauvre femme, car toutes nos dames m'en prennent, croirez-vous. »

— Je le crois aisément ; un don de Madame Mère est chose trop flatteuse...

— Un don, un don ! dites-vous ? Où avez-vous la tête ? Je les paie et leur fait payer. Oh ! oh ! ma chère, je vois bien que vous ne deviendrez jamais riche. »

Il m'a pris une assez forte envie de rire, ajoute madame de Cossé-Brissac. Je suis sûre que Mlle Lanctôt, elle, n'a pas ri en transcrivant ceci, et que c'est seulement par probité historique qu'elle s'est résignée à poser cette ombre au portrait, car l'aimable écrivain, qui pourtant a dû faire dans sa vie beaucoup d'ingrats, puisqu'elle est très généreuse — a gardé tout le bel optimisme des âmes neuves. Mme Bonaparte, sans doute, avait appris à une plus rude école la valeur des hommes, et ne voulait charger aucune âme du fardeau trop lourd... que peut-être un peu de gratitude. Elle trouvait prudent et raisonnable de vendre ses petits paniers. Et celles qui se sont longtemps dévouées, sans que jamais un geste de reconnaissance, soit venu les dédommager de leurs peines, trouveront légitime et nullement ridicule ce petit commerce aux fins charitables de la mère de tant de rois. Evidemment, Mme Laetitia Bonaparte avait l'âme trop fière pour mettre un voile à ses actions et vouloir paraître autre qu'elle n'était. Elle ne sentait pas en elle-même cette prodigalité irréfléchie qui vous fait spontanément ouvrir votre bourse, mais elle était

généreuse à bon escient. Les élégantes clientes de la royale marchande pouvaient railler derrière elle en emportant leurs emplettes, mais il était une pauvre femme qui devait exalter sincèrement la bonté de Madame-Mère, c'était la veuve de l'officier.

Quoiqu'on en puisse penser, je ne trouve pas dans le témoignage de Mme de Cossé-Brissac, la preuve d'une avarie sordide, mais seulement celle du sens pratique invétéré, méthodiquement appliqué à tous les actes de la vie, et l'affichage désinvolte de beaucoup de "Je m'en moque". Laetitia Bonaparte, savait ce que valent les sourires des courtisans, et comme un secret instinct sembla toujours l'avertir que la fortune de sa famille devait être éphémère, elle dédaigna les comédies propres à lui attirer des affections de parades. Et à cause de cela, j'aime la manière de cette mère d'empereur, qui au milieu de son luxe, vendait franchement ses petits paniers.

Du reste, cette femme parcimonieuse était toujours prête aux plus grands sacrifices pour le bonheur de ses enfants. J'en trouve la preuve dans le livre même de Mlle Lanctôt : "Napoléon, dans son exil racontait à ses amis, qu'après Waterloo, elle lui avait offert tout ce qu'elle possédait pour l'aider à rétablir ses affaires, se résignant ainsi aux pires privations."

Dans toutes les circonstances où son dévouement pouvait être utile, Laetitia Bonaparte fit preuve du plus profond désintéressement.

Et l'ouvrage si attachant de Mlle Lanctôt, nous fait vivre toutes ces heures étincelantes ou tragiques dont se composa la vie de Mme Bonaparte. J'en recommande la lecture à ceux qui aiment les saines et fortes émotions, car nulle femme, peut-être, n'eut jamais une vie plus mouvementée.

Puisse Mlle Lanctôt ne pas s'arrêter en si bonne voie et nous donner bientôt un autre volume dans le genre de celui-ci.

GAETANE DE MONTREUIL.

Pour ne pas être ennuyé par les mouches, dans la salle à manger ou dans la chambre à coucher, répandez sur un chiffon quelques gouttes d'huile de lavende et touchez-en le linge de table ou la courte-pointe. Vous verrez les mouches émigrer dans les autres pièces.

Une couple de cuillerées de borax en poudre, ajoutées à l'eau dans laquelle vous laverez des bas pâles, fera disparaître les taches jaunes occasionnées par le cuir.

Une petite quantité de borax dans l'eau qui servira à laver le "sateen" lui rendra son lustre.

Versez quelques gouttes d'ammoniaque sur un morceau de pain et servez-vous-en pour nettoyer vos cadres dorés. Ils auront l'air neufs.

L'époussetage peut être rendu plus facile en enveloppant un petit balai d'enfant d'un linge à épousseter. Vous pourrez ainsi épousseter les pieds de chaises et le bas des meubles sans être obligé de vous baisser, et vous pourrez de même atteindre le haut des cadres et les boiseries élevées sans avoir besoin de transporter l'échelle de ménage.

Pour donner une forme circulaire à une dentelle que vous désirez coudre après un centre de table—Pliez la dentelle en deux, enrroulez-la un peu serrée puis entourez-la, du côté qu'elle doit être cousue, jusqu'à la moitié de la hauteur avec une corde solide. Trempez alors cette partie dans l'eau et mettez la dentelle de côté pour sécher, sans la dérouler, bien entendu. Quand elle sera sèche, déroulez-la, votre dentelle aura une forme circulaire qui la rendra beaucoup plus facile à ajuster autour de la toile.

LA FEMME NOUVELLE

C'est avec respect et émotion que je viens d'écrire le titre de cet article, qui fixe l'attention sur l'une des manifestations, la plus grave, qui aient honoré l'humanité.

C'est vouloir étudier avec les lecteurs de cette Revue un ordre d'idée qui surprendra peut-être, par l'humilité de sa franchise et la valeur intrinsèque d'un état nouveau dans la société contemporaine. Quand je dis société, ce n'est pas que j'entende me borner à un clan, à une portion, au reste estimable, de l'état humain; mais, plutôt parce que ce mot est la vraie synthèse à mes yeux, et en fait, du groupement fraternel de la totalité des individus unis entre eux par l'inévitable collectivité qui lie tous les êtres pensants, dès le moment où ils sont appelés à la lumière de ce monde pour participer à la vie universelle, fut-ce comme unité la plus modeste et la plus obscure.

Cette manifestation actuelle de si haute importance, c'est le féminisme! J'aurais bien voulu trouver un autre mot pour la qualifier, tellement celui-là est prétentieux et semble vide de sens à force d'avoir été employé à tort et à travers... toutefois, il faut que je me résigne; de très compétents en la matière n'en ayant pas trouvé de meilleur.

La femme nouvelle et le féminisme? C'est tout un! Le premier terme désigne la personne, l'autre: l'idée, l'orientation, l'œuvre seulement, le sentiment féministe n'est pas une nouveauté dans l'ordre évolutionnel, tandis que la femme nouvelle, c'est l'entrée sur la scène de ce monde d'un personnage inattendu, cependant de toute première importance, et qui va tenir entre ses mains délicates et menues la direction d'une action supérieure autant qu'imprévue.

Monsieur Emile Faguet, Madame Dara Melegari ont dû déconcerter leurs lecteurs le jour où ils ont avancé que le féminisme était la déclaration de guerre de la femme contre elle-même, c'est-à-dire, l'effort de son énergie pour enrayer de sa nature tout ce qui jusqu'à présent a fait sa faiblesse et tout ce dont l'homme a aimé, goûté, joui et abusé de cette faiblesse." "La femme s'est révoltée, dit Emile Faguet" contre les défauts qu'avait "développés en elle sa subordination à l'homme". Ce qui a eu pour effet louable de révéler à la femme "sa conscience". Et, depuis le temps que l'on mettait tout sur le compte de son instinct, ça été pour l'impulsive un de ces coups d'air qui lui a communiqué une vigueur dont elle n'est plus près de se départir et dont elle entend désormais user en être instruit de sa valeur, puisque l'important c'est qu'elle ait compris aussi spontanément le devoir de ses droits.

Voilà encore un mot qui se cabre sous la plume d'une femme, il prend une allure audacieuse qui donne le frisson aux plus conciliants.

Entendons-nous pourtant, et je récite le savant critique: "Cette femme forte, sérieuse, instruite, brave, simple et franche, que le féminisme veut créer en haine de l'homme, c'est justement la femme que l'homme aime de tout son cœur et désire "de toute son âme."

Mais, oui, c'est bien ça! Cette femme-là: c'est tout l'évangile du féminisme. J'avoue que la conception diffère quelque peu de l'idée, par exemple, que s'en faisait Napoléon: "pour une femme qui nous inspire quelque chose de bien, il en est cent qui nous font faire des sottises!" Peu flatteur... Toutefois, n'oublions pas que dans le passé la culture de nos défauts a été souvent la principale occupation des hommes, ce qui excuse notre ancienne frivolité, sans la justifier, bien entendu. A l'avenir, quand on présentera à ces Messieurs, obligés d'être distingués pour plaire,

une compagne perfectionnée expressément pour lui, il est à présumer qu'il aura l'esprit et l'orgueil d'en être satisfait. Mais alors, il va donc falloir un homme nouveau pour cette femme nouvelle! Eh! Eh! C'est bien possible.

C'est ici que surgit le "Couple Futur", de Jules Bois: "le cœur gonflé d'une grande espérance justifiée. Elle, la délivrée, qui ne veut plus de coquetterie, des mensonges, des larmes suppliantes ou persécutrices, renonce à tyranniser comme à abdiquer, qui veut choisir celui qu'il est bon et beau d'aimer selon sa conscience." Lui, c'est plus court, "tu habiteras en elle!"

Mais, je n'ai pas à m'occuper ici du couple, ce que j'ai à faire ressortir, c'est la femme: être libre de faire le bien, l'utile, la joie et le beau. Et voilà en digne posture, je pense, l'épouse, la mère, la célibataire. Célibataire qui ne consent plus à vivre reléguée, humiliée, vaincue parce que ses facultés enfin libres de s'épanouir feront d'elle l'être civilisateur par excellence, la vraie coopératrice de l'intérêt commun à tous, soit dans le domaine privé, soit dans la participation des choses publiques.

Vous voilà bien loin de la femme enfant, coquette, inactive, alanguie, faisant et refaisant dans l'ennui ou la douleur de troublants et inutiles rêves.

La femme nouvelle, je la représenterais volontiers robuste, au visage souriant et calme, les yeux levés vers quelque mystérieuse aurore; tenant une main sur son cœur et soutenant de l'autre un flambeau; les pieds soulevés par l'entraînement d'une course gracieuse.

La libre action et la libre pensée moderne auront eu cela de bon et de surprenant de ramener dans les austères sentiers du catholicisme. D'avoir eu l'énergie de rompre ses liens, a rendu la femme à sa vraie liberté et au véritable détachement des sens et de l'habitude. Courant d'abord à l'aventure, toute fraîche échappée de sa captivité ses pieds meurtris se sont lassés en des chemins embroussaillés; une trop vive absorption d'air a gonflé sa gorge; haletante, affolée, brisée elle a présenté son front aux brises attiédies et elle a eu désir pour se reposer du calme infini qui émane des solitudes aux horizons sans limites, clairs et azurés; elle s'est trouvée imprégnée de la divinité qui règne en ces lieux déserts et elle a senti son cœur attendri. Alors, elle a eu regret d'être seule avec elle-même, car, en haut du sommet où elle se tenait comme enivrée d'espace, montaient un bruit de plaintes et de sanglots. Une voix lui murmurait: regarde à tes pieds: ce sont tes frères et ils souffrent, entends, ce sont tes sœurs et on les opprime... Va, ton bonheur n'est pas ici. Descends et travaille et lutte avec eux. Que ton nom soit le droit, le génie ou la charité, dis-leur qu'ils doivent reprendre du courage, s'aider et s'aimer et ils retrouveront toute joie. Cette femme inconnue est venue parmi nous. Elle a touché de ses doigts purs le front des mères, des épousés, des vierges, et des larmes ont coulé plus douces, des intelligences se sont ouvertes, des énergies se sont réveillées qui dormaient depuis des siècles, et toutes ces femmes ont dit: "Voulons et agissons!"

Les fils, les maris, les amants ont tressailli et ils se sont levés aussi pour suivre ces femmes actives qui les entraînaient à de vaillantes besognes; ils auraient eu honte de rester inactifs à côté de leurs courageuses camarades.

C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que s'explique le nouvel aspect de l'humanité?

Droiture, science, labeur, charité, mutualité. Voilà l'état nouveau du monde.

Les arriérés, eux, s'étonnent. Mais il faut bien qu'ils voient et bientôt aussi suivront car l'homme est fait pour vivre en société, la femme aussi.

Mais la liberté ne doit être donnée qu'à ceux qui peuvent en user sagement. De là, la nécessité d'ordre, de réflexion, de justice dont doit être exclusivement imprégnée l'âme nouvelle de la femme qui devra s'affirmer d'abord par la raison des sentiments généreux de son cœur. Puisqu'elle prétend à l'égalité d'occupation et de pensée avec l'homme, il lui faut se préserver de ses travers et dépouiller ses anciens griefs pour soutenir de toutes ses forces un idéal supérieur à l'ancien.

Qui lui donnera cette mesure, ce tact, cette bienveillance sociale qui feront bientôt son autorité, sa morale, son charme? La Foi! La foi qui agira en elle selon l'ordre, la logique, la vraie dignité indiscutable du sexe noble, établi et placé enfin selon les desseins de Dieu.

La poésie, l'imagination, la sensibilité devront subir aussi une transformation complète en la femme qui devra s'habituer à regarder d'ampleur l'ensemble et conserver, coûte que coûte, la décision de son jugement et la responsabilité de ses opinions.

Qu'elle se garde bien, surtout, de tomber dans l'erreur de l'égalité qui peut encore moins exister entre l'homme et la femme qu'entre les hommes.

C'est autrement, mais autant que l'homme, qu'elle peut prétendre à être créatrice intellectuelle. Son nouveau secret sera de faire de l'adversaire séculaire l'ami de toute confiance avec lequel il fera bon marcher en toute sécurité et au contact duquel elle pourra apprendre à endiguer l'impulsion, l'ordonnance de ses actes, le dosage d'une sensibilité qui doit cesser d'être préjudiciable à la société. Ainsi soutenue par la bonne volonté de son camarade, la femme pourra développer la toute puissance du bien qui ne va pas sans le beau, lequel lui-même est fait de toute harmonie.

Donc transformation, ce qui est mieux, et non émancipation qui serait la dégringolade en marge du chemin qui doit conduire à la transposition intellectuelle à opérer chez la femme—et de toute nécessité—pour tirer du clavier merveilleux de son âme, tout ce qui peut en être l'expression parfaite et la vibration sublime.

Pour l'homme qui doute des capacités de la femme dans le monde social, voir même politique, le caractère maternel de la femme est une garantie de l'intérêt qu'elle apportera dans l'ordre éducateur de même que du bien-être général par le soulagement de la souffrance. Son goût de l'élégance, son attrait pour la beauté lui assure une toute première place dans les Beaux-Arts. L'habitude de diriger une maison, et *son petit* défaut de parcimonie ne nuiraient pas à la pratique, bien entendu de l'économie. Il n'en est pas à croire qu'elle perd tout d'un coup sa souplesse diplomatique. Autant de garanties pour les cas particuliers où elle aurait à appliquer ces qualités. Car en cela, nous sommes encore d'accord avec M. Faguet qui veut bien que la femme s'instruise, se prépare aux fonctions sociales, mais ne les remplisse que dans le cas de nécessité. Ce travail, cette éducation auraient l'avantage de placer la femme "face à la vie," lui facilitant toute puissance pour fortifier sa pensée et sa participation généreuse dans la famille, dans le monde du travail, dans les rapports sociaux.

"Comme le principe de toute morale est dans la réforme de soi-même," il y a dans l'*élan* de la femme nouvelle un tel idéalisme, un tel vigoureux effort de beauté que cela sert bien à plaindre qui ne le comprend pas. Comme le disait Brunetière dans son livre de la "Renaissance et de l'Idéalisme:" "Il y a dans les événements humains et dans la nature quelque chose qui dépasse la portée de nos sens et de notre esprit. Il y a les questions capitales, les questions vitales, les questions urgentes, et ce sont justement celles que les sciences de fait, que l'exégèse et la philologie ne résoudreont jamais."

Le mouvement féministe me semble justement de ceux-là. Il donne à l'inconnaissable, au mystère de ce qu'on appelle le progrès, une telle réalité positive et austère de la généreuse solidarité de communauté, en opposition ouverte à l'individualisme.

Car, je ne saurais trop le répéter, le féminisme est une convocation d'ensemble, d'échange, de "donne-moi pour que je te rende au centuple."

Pourrons-nous faire comprendre aux hommes, comme l'a dit Shart Mill: "Qu'il n'y a pas trace d'égoïsme dans la véritable femme, non pas l'effet d'un systè-

me de devoirs enseignés, mais par l'effet d'un cœur qui s'identifie avec les sentiments d'autrui et va jusqu'à l'excès de lui prêter par l'imagination toute la force de son esprit et la justice de sa tendresse."

Et Madame de Staël qui ose avouer que la personnalité de la femme est toujours à deux, tandis que l'homme n'a que lui-même pour but. "On rend hommages aux femmes par les affections qu'elles inspirent; mais, celles qu'elles rendent sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement est leur jouissance et leur destinée. A force de vivre hors de soi par les idées, les sentiments, leur âme acquiert un état habituel d'élévation qui est leur gloire."

Et puisque "le motif seul fait le mérite des actions et que le désintéressement y met la perfection," selon La Bruyère, pourquoi après tout redouter tant la participation politique de la femme. Il y a tant d'hommes dans les gouvernements qui ignorent ce motif-là!

Si la nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir qui affine leur conscience, pourquoi alors, leur refuser toujours "les matériaux pour bâtir à leur gré la demeure où elles abriteront leur pensée et leur activité. Ici, je m'imprègne d'Eugène Flarnoy: "Pourquoi refuser à la femme de choisir sa voie, puisqu'elle va toujours, quand elle est chrétienne, *droit à l'étoile*, avec ce don charmant de divination, c'est-à-dire de lecture mystique des âmes."

Dans le devoir civique, pourquoi oublierait-elle que ses fils innombrables, lésés dans leurs intérêts veulent être défendus, soulagés et aimés. Toute la pitié humaine n'est-elle pas résumée en ces mots et n'est-elle pas la plus haute manifestation du droit divin.

Bénie cette nouvelle compagne de l'homme, intelligente, qui veut extérioriser ses dons, les répandre, pour en faire rejaillir la magnificence sur de chers fronts, et apporter plus de paix aux cœurs.

Messieurs, rassurez-vous, la femme nouvelle, comme la femme d'autrefois, comme la femme de toujours, donnera et centuplera la science des baisers qui consolent, assurera la suavité de l'Idéal qui demeure.

— LOUYSE DE BIENVILLE.

DOUX AVEU

C'était un soir d'avril, le zéphir amoureux
Arrêtait sur nos fronts des caresses de flammes,
Je lisais dans tes yeux un rêve savoureux,
Doux espoir imprécis dont s'énivrait mon âme;

Nous allions dans le parc, sans souci du chemin,
Et soudain tu me dis, bas, la voix incertaine:
"Je vais sans regarder où conduit votre main.
Je suis comme un bateau sous l'œil d'un capitaine."

Puis, saisissant mes doigts, tu les pressas très fort...
Mon rêve savoureux—autre bateau sans voile,
Que le doute entraînait, tragique, loin du port—
Eut, depuis ce soir là, ton aveu comme étoile.

— CLEMENTINE.

CAUSERIE SUR LE THÉÂTRE

Le Théâtre! Est-il un nom qui soit plus évocateur, de bonne joie, de soirées agréables, de souvenirs émouvants? Et cette chose qui semble être du superflu, un à-côté bien inutile a pris, nous devons bien l'avouer, une place prépondérante dans nos mœurs actuelles. Il n'est pas encore très loin, le temps où on se rendait au spectacle tout au plus une ou deux fois l'an, et où ce déplacement prenait les proportions d'un véritable événement. De nos jours, il n'en est pas de même; beaucoup de couples et de familles ont pris l'habitude d'aller au théâtre chaque semaine et certes, loin de déplorer une pareille tendance, il faut s'en réjouir de tout cœur, car le théâtre est un grand éducateur, en même temps qu'un délassement sain et honnête. Qu'il me soit permis cependant de dire combien il est regrettable de voir certaines personnes chercher à connaître ce qu'on appelle les "dessous" du théâtre, essayer de glaner tous les potins de derrière les coulisses pour en faire le sujet de conversations oiseuses. Il me semble que c'est profaner la belle idée qu'est le théâtre, détruire la féerie qui naît sous les trois coups magiques du régisseur et barbouiller la belle image qu'on se fait d'une pièce que de faire des personnalités sur les rôles.

Je disais quelques lignes plus haut, que le théâtre est un délassement sain et honnête, et je ne serais pas surpris qu'une telle assertion fit pousser des "oh"! de protestation. Pourquoi? Et de suite la question se pose, la question qui vous intéresse, mesdames et mesdemoiselles: Pouvez-vous aller au théâtre? Est-ce un lieu que vous pouvez fréquenter sans froisser votre conscience, et est-ce vraiment votre place que d'occuper régulièrement dans nos théâtres montréalais un fauteuil chaque semaine pour ouïr le spectacle offert aux amateurs?

Mon Dieu, je crois très sincèrement que les pièces qui sont données ici peuvent être entendues par tout le monde. Sans doute, il y a un genre de pièces qui ne conviendrait pas à la délicatesse féminine, il y a en France, une production plus ou moins faisandée qui ne saurait être à la portée des dames et des jeunes filles, mais on doit reconnaître que ces spectacle un peu... spéciaux sont écrits et préparés pour des endroits où les jeunes filles n'ont pas accès ouvertement. Or, il n'existe pas à Montréal, cette saison, une salle qui ait pris le risque de satisfaire les appétits malsains d'une toute petite minorité et soit un danger pour les jeunes filles aux instincts droits et loyaux. Trois théâtres ont ouvert leurs portes, cette année, avec un programme qui ne laisse aucun doute sur leurs intentions: Le National, le Canadien-Français et Les Nouveautés, et la fréquentation de ces trois salles, malgré la différence de genres, peut être conseillée franchement sans crainte d'un reproche désagréable. Sans doute, certaines pièces peuvent donner motif à discussion, certaines situations peuvent paraître anormales, certaines scènes peuvent sembler un peu passionnées, mais de là à les juger pernicieuses, il y a une marge! Je crois que les jeunes filles d'aujourd'hui sont assez averties contre le mal pour se permettre de voir des spectacles—je ne dirais pas scabreux—mais, avancés, et qu'elles possèdent un jugement assez lucide pour savoir discerner ce qui est bien de ce qui ne l'est pas; dès lors, on peut tenir pour certain que les pièces susceptibles d'être vues par les grandes personnes qui se respectent n'ont rien qui puisse choquer de jeunes yeux et de jeunes oreilles, et que les œuvres choisies par des directeurs qu'on sait être ennemis des inepties grossières sont capables d'attirer la clientèle féminine sans le moindre dommage pour sa délicatesse naturelle.

Un théâtre où les dames ne peuvent entrer que furtivement pour ne pas être remarquées, n'est pas un lieu digne de ce nom, c'est une "boîte" dont la réputation détestable est vite connue et qui couvre de mépris ceux qui l'exploitent.

Le Théâtre, c'est quelque chose de très beau, et il ne faut pas en dénaturer le caractère; le théâtre, c'est de la fiction, du rêve, de la vie aussi; c'est un grand écriin où se projettent tous les sentiments qui nous animent, qui peuvent nous animer à un moment quelconque de notre existence. Evidemment, les situations qu'on y porte ne sont pas toujours celles de la vie courante, elles y sont spécialisées, émplifiées pour produire plus d'effet, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne comportent pas de vérité et d'enseignement. Car, il y a un enseignement dans les bonnes pièces, il y a une morale naturelle vers laquelle s'oriente l'esprit des jeunes filles parce que cela leur semble être bien, et il ne faut pas crier au scandale si quelquefois on nous représente le mal, puisqu'il fait rejaillir une si grande lumière sur ce qui est: la beauté! Lorsque je parle des jeunes filles, je veux spécifier la majorité et je n'aurais cure de m'arrêter à quelques natures spéciales, vicieuses et dépravées qui cherchent et trouvent le mal dans tout; pour ces quelques sujets anormaux, le théâtre devient, comme tout peut le devenir, un lieu malsain, tout comme un coin de salon peut être considéré comme un endroit peu recommandable parce que des demoiselles aux intincts pervers s'y font en chuchottant des confidences inavouables.

Le théâtre nous présente des héros que nous pouvons égaler souvent, et parfois nous met sous les yeux des crapules que nous aurions honte d'être, et si nous nous efforçons d'imiter les uns, nous nous défendons d'être et nous prenons bien garde ressembler aux autres. Je sais bien qu'il arrive que dans le décor enchanteur d'une scène, de franches canailles nous apparaissent sympathiques, nous allons jusqu'à leur pardonner les actes répréhensibles qu'elles commettent au cours de l'action, mais, si elles ont besoin d'être pardonnées dans l'esprit du public et si celui-ci se montre indulgent à leur égard, cela ne veut pas dire qu'on doive et veuille les prendre pour modèles. Au demeurant, de tels personnages sont rarement pris au sérieux et la portée de leurs paroles est, à mon avis, très limitée; tel n'est pas le cas pour ceux qui incarnent des sentiments généreux, les gestes qu'ils font, les répliques qu'ils donnent savent conquérir d'emblée le spectateur: une petite larme, un bravo en sont la preuve.

Ah! mesdames, sachez applaudir au théâtre, ne croyez pas que ce geste soit inélégant et qu'il détruise l'harmonie de votre maintien, sachez être enthousiastes et le manifester; c'est si bon de l'être! Et, le théâtre n'eut-il que cette qualité, c'en est une merveilleuse et enviable que d'être un grand "faiseur d'enthousiasme.

Lorsque le rideau baisse sur du rêve, sur de l'enchantement et qu'on va retomber dans le train-train de la vie, pourquoi hésiterait-on à remercier d'un geste spontané et reconnaissant ceux qui nous ont transporté loin de nos soucis, de nos déboires, de nos désillusions? On me dira que les artistes sont payés pour remplir ce rôle, c'est vrai, mais, ce n'est pas cela qui leur donne le cœur qu'il faut pour faire vibrer et mouvoir, et plus l'accueil du public leur est chaleureux, plus ils se sentent d'âme, plus ils se livrent et c'est alors mieux que le théâtre, le cadre étroit de la scène disparaît, les personnalités s'effacent et ce sont de vraies douleurs qui séparent, de vraies joies qui explosent, c'est de la beauté qui se déroule et à laquelle chacun peut participer.

Mesdames ne ménagez pas vos bravos quand le cœur vous en dit, vous n'en serez que plus gracieuses; qu'importe si vos petites mains gantées ne font pas beaucoup de bruit, l'intention y est, et l'intention c'est tout; vous savez mieux que quiconque faire un succès et vos marques d'approbation sont pour un théâtre comme les marques de sympathie que vous portez à l'égard d'un ami.

ERREUR

Pour y cueillir des fleurs,
Je croyais que la vie,
Loin des grandes douleurs,
Était une prairie;

Et qu'y courir à deux,
Doublerait la cueillette
Du muguet capiteux,
De l'humble violette.....

Trop fragile aux autans,
O couronne de rêve
Que l'on porte à vingt ans,
Que ta splendeur est brève!

Par un néfaste jour,
Je croisai sur la route,
Un mendiant d'amour
Affolé par le doute:

Le regard courroucé,
Et le visage blême,
Il était repoussé
De sa mère elle-même.

"A tous les malheureux,
On m'avait dit: "Sois bonne ;
En son cœur généreux,
Sois celle qui pardonne".

Et mon âme s'emut
Devant telle souffrance;
A qui la méconnut,
Je parlai d'espérance:

Croyant en la beauté,
Sans nulle inquiétude,
Je fis, à mon côté,
S'asseoir l'ingratitude:

Le Destin, sur mon front,
Posait sa main rageuse.....
Mais le cruel affront
Me trouva courageuse;

Et tout mon cœur saigna
De mortelles blessures,
Jusqu'à ce que nul ne daigna
Panser ses meurtrissures.....

Jamais

Pour que germent les fleurs,
Faut-il donc, en la vie,
Des plus chauds de nos pleurs
Féconder la prairie?

GAETANE DE MONTREUIL.

Le mépris chez la femme est la première forme que prend la haine. *Balzac.*

* * *

Les femmes sont ce qu'il y a de beau et de bon dans l'humanité; elles ne sont jamais coupables de leurs fautes, celles-ci viennent des hommes. *Balzac.*

* * *

Le bonheur entre et sort, c'est l'éclair qui vient de l'Orient et disparaît à l'Occident. Toute la terre le voit et tressaille; mais il passe. *Lacordaire.*

* * *

Il existe dans les consolations que donne une femme une délicatesse qui a toujours quelque chose de maternel, de prévoyant et de complet; mais quand à ces paroles de paix et d'espérance se joint la grâce des gestes, cette éloquence de ton qui vient du cœur, et que surtout la bienfaitrice est belle, il est impossible d'y résister. *Balzac.*

CAUSERIE

Le voisinage des femmes dans les bureaux a-t-il adouci les mœurs des hommes.

Sujet complexe et qui me rend toute perplexe. J'élimine tout d'abord de la question ce qui est du domaine des bureaux privés, n'ayant pas à mon acquit l'expérience d'un seul jour dans l'un ou l'autre de ces bureaux, et ne connaissant conséquemment, de l'influence que la femme y exerce absolument rien, si ce n'est les "on dit" si pleins de mystère qui se glissent parfois dans les conversations plus ou moins malveillantes. Certains esprits ont tellement l'habitude de voir le mal partout qu'ils peuvent bien l'apercevoir au travers des murs bien épais et des portes bien closes. Aussi, je ne tiens pas à leur disputer le monopole d'un ergot, lequel pêche par la base, et je me contente de dire aux jeunes filles qui sont obligées d'y vivre des instants plus ou moins difficiles et compromettants: "Faites toujours bien et laissez dire!"

Quant à ce qui a lieu dans les grands bureaux d'administration publique, je puis bien dire que les femmes y sont généralement bien traitées par les hommes aux points de vue de la morale et de la politesse. On rencontre bien par-ci, par-là quelques écervelés qui jettent des pierres ou poussent des pions, mais d'ordinaire, leur compte est assez vite fait, et le plus souvent par l'intervention opportune de leurs camarades masculins, et il est rarement nécessaire de recourir à l'autorité pour faire cesser le jeu vilain. Il en résulte donc qu'une femme bien élevée, qui sait tenir sa place, à moins d'avoir affaire à un goujat qui appartient plutôt à l'espèce rare dans ces milieux et qui pourrait la molester longtemps, peut garder en même temps que sa dignité tout son prestige, et c'est de ce prestige que découle, dans une large mesure, la part d'influence qu'elle peut exercer dans son entourage; car, de sa moralité et de son aménité de caractère surtout dépendent la valeur et la durabilité de son ascendant sur ses voisins.

Dans les bureaux les mieux organisés, où le travail est réparti de façon équitable, il reste fort peu de temps pour la causerie. Néanmoins, dans les bureaux, même les plus occupés, la conversation, à certains moments, s'engage pour un temps indéterminé, plus ou moins court. Il arrive alors que l'esprit féminin entre en lice, et c'est alors souvent simple querelle de mots—histoire de risposter spirituellement.—Mais aussi, que de bonnes paroles échappées du cœur, j'ose dire, des interlocutrices y ont fait leur chemin en redressant certains travers et ramenant au point juste un écart de jugement de ces messieurs. Les idées de clubisme à outrance, de libertinage et d'amour libre ont depuis quelques années envahi les cerveaux masculins et fait le vide et la désolation dans nombre de nos foyers canadiens. On se réclame de la vie française et américaine dans ce qu'elle a de plus mauvais, ses mœurs dissolues et poussant en cela l'imitation jusqu'à la forfanterie, combien d'hommes et même de pères de famille se font trop aisément les champions de ces idées. Je n'ai pas la prétention de sermoner les lecteurs en écrivant ceci, mais je veux seulement convaincre les esprits plus ou moins bien disposés à notre égard, que le mal est souvent enrayé dans sa pente par une observation pleine de bon sens, par un appel à de meilleurs sentiments, surtout au respect et au dévouement dus à l'épouse, à la mère et aux enfants. Combien de jeunes gens, de chefs de maison même les ont recueillis sur les lèvres d'une femme de bureau qui souvent n'avait pas de foyer à elle, et protégeait ainsi celui des autres. Le tout consistait dans la manière de s'y prendre en usant avec tact de l'occasion présente pour amener à mieux un caractère irréfléchi ou une volonté irrésolue. Et ces occasions se présentent

plus souvent qu'on pense, et Dieu seul peut les compter et les créditer au compte de celles qui travaillent ainsi dans une modeste sphère à promouvoir l'œuvre du bien. Hélas ! il faut bien le dire, toutes les femmes ne comprennent pas ainsi leur rôle moralisateur. D'aucunes sont et resteront la grande plaie des bureaux. J'ai rencontré fort peu de cette ivraie dans ma carrière de labeur, je suis heureuse de le dire, mais le peu que j'en ai vu m'a blessé à l'âme, et je préfère n'en pas parler. Mon expérience m'amène donc à conclure que l'influence féminine est plutôt bonne que mauvaise dans les bureaux publics. Je répète avec plaisir que les femmes y sont traitées avec beaucoup d'égards. Il en résulte, tout naturellement, un voisinage facile et agréable, une camaraderie de bon aloi qui maintient généralement la bonne entente entre tous, et dans de telles conditions, je puis ajouter que la vie de labeur n'est pas trop dure sous certains toits publics, et que l'on peut sincèrement remercier la Providence de nous y avoir trouvé et conservé un bon petit coin.

MIDINETTE.

COURRIER UNIVERSEL

Le ministre des Postes, à Ottawa, l'honorable L. P. Pelletier, vient de faire imprimer des cartes postales en français. C'est un geste patriotique qui mérite d'être signalé. Chaque pas en avant marque un progrès, et quand l'exemple vient de haut, il a une plus vaste signification, c'est en quelque sorte le signal d'avancer encore. Puisse la Société du Parler français poursuivre sans trêve ses réclamations jusqu'aux limites où s'arrêtent nos droits.

* * *

Toutes celles qui s'intéressent au mouvement suffragiste ont, en ce moment, les yeux sur Mme Pankhurst. La généralissime des suffragettes vient de consentir un armistice, et l'on se demande si ce moment de répit est une halte pour recharger les batteries ou un arrêt qui marquera un changement dans la méthode des suffragettes anglaises.

Il est évident qu'en Angleterre, plus que partout ailleurs, peut-être, la cause du suffrage féminin intéresse les femmes, à tous les degrés de l'échelle sociale. Les dames de la noblesse, notamment la duchesse de Bedford, la marquise de Salisbury, la comtesse de Woldegrave, Lady Balfour, la sœur de Lord Haldane, poursuivent, en ce moment, une enquête dans tous les pays du monde où le suffrage féminin a été reconnu.

Le Très Révérend William Hall, évêque épiscopalien de Sacrements, Californie, interrogé sur ce point, a répondu à ces dames que le suffrage féminin a eu, dans son pays, le bon effet de forcer le gouvernement à légiférer avec plus de soin.

* * *

Mlle Haldane qui vient d'accompagner son frère Lord Haldane, en Amérique, a été frappée du soin que l'on apporte à l'éducation des femmes aux États-Unis, de l'argent que l'on dépense à cette fin. La distinguée visiteuse semble, d'ailleurs, avoir rapporté de son voyage la plus heureuse impression.

* * *

Au cours d'un dîner que lui ont donné les journalistes de Londres, Sir George Reid a exprimé son regret de ce qu'aucune université anglaise n'avait une chaire de journalisme.

La lacune constatée par le Haut Commissaire d'Australie, a déjà fait, chez nous, le sujet de plus humbles mais d'aussi justes représentations. Quand donc nos universités se décideront-elles à ne plus trafter le journalisme comme une fonction de propres à rien ? Le métier de journaliste touche de très près à l'éducation du peuple pour qu'on le traite avec cette négligence. Dans le journalisme comme dans l'enseignement, on ne devrait admettre que des gens qualifiés et reconnus aptes à remplir dignement leur emploi.

Ce serait alors la trêve de l'abâtissement en bloc de la populace et l'ère de relèvement intellectuel et moral.

LES ALIMENTS

L'être humain ne peut trouver en lui-même les éléments nécessaires à son accroissements et à sa vie, il est obligé d'emprunter à une source étrangère la "force motrice" qui mettra en fonction active son mécanisme intérieur; cette source d'énergie, il la trouve dans ses aliments.

En effet, nos repas quotidiens sont la cause même de notre vitalité, les substances que nous ingérons se transforment complètement dans notre organisme avec dégagement de chaleur, laquelle est divisible en chaleur propre, et, chaleur de travail.

Un être vivant livré sans nourriture "se mange"—il brûle ses tissus, perd de son poids, s'étiole, épuise ses réserves d'albumines et de graisses afin de prolonger ses jours, il meurt alors que sa réserve est finie.

J'aimerais vous expliquer en quelques articles les rapports existant entre l'homme et sa nourriture; mais le sujet est si vaste que je ne prétends pas, dans ces chapitres, démontrer toute la technicité, les phénomènes chimiques les théories de haute science relatifs, cependant, je crois être utile aux lecteurs de cette revue, en leur disant quels sont les grands principes qui règlent la nutrition de l'espèce humaine.

Avant l'étude des aliments proprement dits, leur classification méthodique, leur valeur nutritive, etc., faisons une revue générale sur l'alimentation.

Les aliments sont divisés en trois grandes classes : Les *Albuminoïdes*.—Les *Hydrates de Carbone*. — Les *Graisses*; ce sont les principes alimentaires fondamentaux.

Ces composés, lorsqu'ils sont dans notre charpente, circulent en ayant pour véhicule les divers liquides de notre corps, se fixent à nos cellules, se combinent à l'oxygène avec production d'énergie calorifique (chaleur) et d'énergie dynamique (travail).—Les sous-produits résultant de cet échange chimique sont les déchets, l'eau, l'acide carbonique, l'urée.

En dehors de ces trois principes élémentaires, il faut citer l'eau et quelques sels minéraux, parfaitement employés et indispensables.

Les albuminoïdes sont des corps complexes, formés par l'union intime de carbone, d'oxygène, d'hydrogène, d'azote et de soufre, ils sont une composition presque analogue à celle du blanc de l'œuf. Ils proviennent du règne animal où on les trouve particulièrement dans la substance interne de la cellule (protoplasma), le sang, le lymph, le lait—on les rencontre aussi dans les végétaux.

Les hydrates de carbone, composés de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, sont d'origine végétale, ils comprennent les sucres, les amidons, la cellulose, toutes substances trouvées dans les légumes et céréales; ce sont de très bons aliments.

Les graisses sont également composées de carbone oxygène, hydrogène, mais en proportions différentes des précédents, d'origine végétale ou animale; elles peuvent être liquides ou solides.

Ces principes alimentaires n'ont pas tous une richesse nutritive identique, on connaît leur valeur réciproque qu'on exprime en calories ¹.

1 gramme	d'albumines dégage	4.8 calories
1 " "	d'hydrates de carbone dégage	4.1 " "
1 " "	de graisses	9.3 " "

Nul n'ignore que celui qui travaille beaucoup nécessite une nourriture forte et abondante, éprouve-t-on le même appétit au lever du lit, le matin, que vers l'heure

¹ Une calorie est la quantité de chaleur nécessaire pour élever la température de un kilogramme au de 0° à 1° Centigrade.

du midi? Cela se comprend, l'état de repos économise de l'énergie; le travail moyen en dépense normalement, le travail considérable en consomme beaucoup; or cette énergie que nous libérons s'exprime, elle aussi, par calories.

Pour un poids moyen de 140 livres à l'état de repos, nous brûlons 2,300 calories par jour, l'état de travail ordinaire arrive avec 2,868 calories, tandis que l'état de travail énorme voit sa valeur monter à 3,362 (chiffres de Rubner).

Ces nombres indiquent l'énergie calorique plutôt que l'énergie dynamique, car la chaleur que rejette le corps est le $\frac{1}{3}$ de celle fournie par les aliments, le reste étant au bénéfice du système musculaire.

D'après ces indications de Rubner, les graisses en quantités petites peuvent nous nourrir aussi bien que les albumines en quantités plus grandes.

Ainsi, si un homme a besoin de 3,000 calories, pourrait-il puiser cette énergie dans les graisses seules? qui sont le plus grand facteur calorique, peut-il substituer un principe alimentaire à un autre? a-t-il avantage à ingérer des graisses de préférence aux albumines ou aux hydrates de carbone, ou des deux à la fois? pourvu qu'il y trouve le nombre de calories exigés par son état.

Jusqu'à un certain point on peut répondre oui, si nous nous bornons à considérer la thermogénie utilisable; mais notre organisme n'éprouve pas le besoin unique de se maintenir à une certaine température et d'être assez puissant pour se mouvoir et fonctionner, il lui faut reconstruire son tissu cellulaire, réparer les usures, c'est précisément le rôle des albumines, seuls aliments azotés, aussi ne sont-elles pas remplaçables par les autres principes.

Plüger prétend que les albumines seules sont suffisantes à l'entretien de la vie et n'ont nullement besoin de leurs congénères.

Les hommes de profession, qui dépensent moins d'énergie que ceux qui exercent des métiers, ont besoin d'une nourriture différente.

Les bûcherons ingèrent plus de graisses et d'hydrates de carbone que ceux dont le travail physique est nul ou presque; ces derniers absorbent deux fois plus d'albumine que les premiers.

Les ouvriers exigent moins d'albumines, moins de graisses et plus d'hydrates de carbone qu'un médecin, notaire, avocat ou administrateur, mais plus d'albumines et d'hydrates de carbone, et moins de graisses que les bûcherons.

Donc, chaque classe de travail prend son soutien spécial dans un des principes alimentaires plus que dans l'autre.

Duquel tableau on déduit, que les albuminoïdes sont d'importance secondaire à ceux exerçant un travail mécanique intense; quoique une abstention complète, ou même une insuffisance, leur serait préjudiciable.

Si nous ne voulions vivre que d'albuminoïdes¹ il nous faudrait manger 6 livres de viande par jour, étant donné que nous avons besoin d'une moyenne de 2,800 calories, fournie par 600 grammes d'albumines. Heureusement pour la bourse des pères de douze enfants, notre estomac ne peut supporter pareille masse de viande.

Contentons-nous de 100 grammes d'albumines en moyenne, et nous chercherons dans les autres substances nutritives la différence de calories nécessaires au bon maintien de notre santé.

Les hydrates de carbone sont ceux qui nous fournissent la plus grande proportion de nos calories parce que nous en mangeons beaucoup plus que des autres principes alimentaires (environ 500 grammes par jour (près de 18zs) sous forme de pain, fécule, légumes, sucre, ils distribuent de 50 à 60 % de notre énergie totale, les albumines sont cotées de 10 à 16 %, les graisses se partagent le reste.

Le rôle des graisses dans l'économie est aussi important que celui des principes précédents.

¹ Les mots " albuminoïdes " et " albumines " peuvent être pris l'un pour l'autre.

Le travail musculaire (contraction des muscles), une force physique déployée, détruisent les corps gras de nos tissus on voit alors la nécessité d'absorber des aliments pour obvier à cette élimination.

Chose curieuse, le froid décompose la graisse de notre corps, raison de plus pour ceux qui habitent les pays froids de compenser cette perte. Les Esquimaux ne boivent-ils pas d'huile de baleine, ou de phoque en guise d'eau, ils y trouvent une véritable nourriture.

La graisse conduit mal la chaleur, elle diminue la perte de chaleur du corps: gens frileux mangez des corps gras, nous pouvons en digérer à peu près cinq onces par jour; mais la moyenne de deux onces est suffisante.

Savez-vous que nous avons environ 60 % de notre poids en eau, et que nous en perdons à tout instant en quantité notable puisque nous distillons 75 livres d'eau par jour par la peau et les poumons, etc.

L'eau est sans doute un très bon aliment, elle est même indispensable à l'homme, nous en buvons pour étancher notre soif, nous en mettons dans nos aliments qui, eux-mêmes en contiennent beaucoup, en un mot l'eau est certainement un élément d'une valeur maxima pour nous, tant au point de vue alimentaire qu'à tout autre application.

Nos aliments doivent être absorbés et assimilables, la digestion se charge de leur donner ces qualités primordiales.

Elle les transforme d'abord dans la bouche, où le commencement du phénomène s'opère, dans l'estomac où il a sa plus grande activité, enfin dans l'intestin où il se termine.

Les agents nécessaires à la digestion sont la salive, suc gastrique, suc pancréatique, la bile, suc intestinal.

Les matières albuminoïdes sont attaquées par la pepsine en présence de l'acide chlorhydrique de l'estomac, et par la pancréatine de l'intestin: celle-ci agissent dans un milieu alcalin.

Les graisses sont émulsionnées par la bile et par le suc pancréatique.

Les hydrates de carbone sont changés en glucose par le suc pancréatique intestinal.

Dans le prochain article, je terminerai l'alimentation, et vous parlerai des aliments venant du règne animal, en commençant par les viandes.

HERVE NADEAU.

Si vous voulez conserver du beurre longtemps sans qu'il perde son bon goût, enveloppez chaque morceau dans un linge blanc, puis mettez tous les morceaux dans un sac de coton et plongez -le dans une tinette de saumure. Le beurre peut être ainsi conservé pendant des années.

* * *

Pour améliorer le goût du beurre, mêlez à chaque livre une pincée de bicarbonate de soude, puis lavez le beurre dans du lait frais et ensuite dans l'eau froide. Vous serez surpris du résultat.

* * *

Si vous voulez couper du beurre dur sans l'émietter, pliez un morceau de papier ciré—comme celui qui enveloppe généralement le beurre— autour de la lame du couteau. Vous couperez alors le beurre le plus dur sans l'émietter.

* * *

N'achetez jamais de viande qui soit d'un rose pâle, c'est un signe que l'animal était malade. La bonne viande est rouge et le gras doit être blanc, ferme et luisant.

DE TOUT UN PEU

Beaucoup de bruit s'est fait autout du nom de Mlle Nora McCall, une riche héritière de New-York. Après avoir recueilli tous les succès que donne le monde à la fortune et à la beauté, Mlle McCall n'a rien trouvé là -dedans, pour le cœur et pour l'âme: elle a dit adieu à tout pour entrer au Couvent des Dames du Sacré-Cœur, à Kenwood, près Albany. Quand elle est montée dans le train qui devait l'emporter, ses amis l'ont couverte de fleurs.

* * *

Dans un tout autre ordre d'idées et bien autre est l'ambition de Mme Sarah Bernhardt qui célébrera, sur les planches mêmes le 69e anniversaire de sa naissance. Le roi George V et la reine Marie assisteront à l'événement, à Londres, le 11 octobre.

Madame Sarah Bernhardt, qui semble posséder avec l'éternelle jeunesse, l'éternelle activité, a employé les loisirs de ses vacances à sculpter un monument destiné à orner sa tombe.

Les restes de la grande tragédienne reposeront (enfin!) dans une île déserte qu'elle a achetée à cet effet sur les côtes de la Bretagne.

* * *

Que d'éloquence dépensée et que d'encre répandue sur la brûlante question de la toilette féminine cet automne. L'Église s'en émeut et les ministres du culte chez nos frères séparés s'intéressent aussi vivement au sujet. Il en vaut bien la peine. Nos prêtres s'écrient: "Nous retournons vers le paganisme!" Un pasteur de l'Église anglicane remarque tristement: "Les femmes se préoccupent plus de se *dévoiler* que de se *vêtir*... Les illustrations des modes nouvelles ne nous disent guère le contraire.

"Pour vous Mesdames" s'occupera énergiquement des innovations de la mode et bientôt, espérons-le; avant l'époque anticipée par un écrivain qui affirme que *se couvrir* n'est qu'une question d'habitude, que les femmes des races primitives n'y regardaient pas de si près; qu'au contraire, le vêtement fut chez elles un moyen d'attirer l'attention; —la modestie s'y opposait!

* * *

Grande consternation chez nos petites amies, les sténographes parisiennes. On est en train d'établir une invention qui les supprimerait! La machine, dit-on, fournira l'ouvrage à beaucoup meilleur marché que le salaire donné à l'*employée de bureau*. Ah!

* * *

Une de nos grandes mondaines demanda à une amie, connue pour le succès qu'elle remporte dans l'administration de sa maison et de ses domestiques, comment elle s'y prenait.

—"Comme ma mère"...répondit-elle avec calme.

Ce mot est tout un livre, à l'époque que nous traversons.

* * *

Rien de plus nouveau sous le soleil :course d'automobiles entre deux dames de Greenburg, Angleterre; but: *shopping*. Madame George Wallace, âgée de 93 ans (!) l'emporta sur sa rivale, Madame Harry Leordon, âgée de 25 ans. La course était de vingt milles: aux dires des passagers de Madame Wallace, celle-ci conduisit son automobile, malgré courbes et coins de chemins, avec toute l'habileté du chauffeur expérimenté. Madame Seordon confesse n'avoir osé en faire autant de crainte de se briser aux lourds camions qui embarrassaient la route.

* * *

Avec octobre, nos plages se sont désertées; toutes les familles sont rentrées en ville; écolières et écoliers, plus ou moins dispos, ont repris le chemin du travail. Je dis *plus ou moins dispos*, car, en général, à cet âge, on ne comprend guère l'importance du travail.

Que ferait donc notre gent écolière en Chine, où l'étude de la langue seule exige dix ans d'application ardue, et sans qu'on soit sûr de la bien connaître après ce laps de temps qui n'aura permis aucun moment aux sciences ou aux arts.

Aussi les Chinois commencent-ils à s'en inquiéter sous le nouveau régime, où sont entrées tant d'idées à l'européenne. Néanmoins, on a, pour quelques-unes obéi trop tôt au premier mouvement. C'est ainsi qu'on regrette l'adoption du vêtement européen peu durable et très coûteux. Puis—on pleure beaucoup la traditionnelle *tresse*! Si bien que quantité de chevelures coupées à l'européenne tendent à revenir à l'ancienne mode, et—dit un journal de Chefoo—"il y en a qui portent la tresse liée avec des ficelles, une tresse qui n'a pas plus d'un pouce de long, en forme de manche à balais. Il y en a d'autres qui ont coupé la tresse, mais qui en mettent une fausse de trois pieds de long!.."

Chose que les Chinois n'auront pas lieu de regretter, c'est de laisser s'étendre les bornes de l'évangélisation et de traiter avec courtoisie nos missionnaires. Ne sont-ils pas les premiers à bénéficier de leur dévouement au salut des âmes, au prix de n'importe quelle peine et de tous les sacrifices?

Et quand le gouvernement chinois a voulu trouver le grand oubli de soi-même pour ses lépreux, n'a-t-il pas compris que le Christianisme seul le lui offrit?...

Ah! qu'elles sont admirables nos chères petites religieuses de l'Immaculée Conception, elles qui ont répondu avec enthousiasme à l'appel *de la mort*. Que d'amour du Christ dans ces frères créatures nées et élevées sous le ciel du Canada, qu'elle ne reverront plus jamais!

GABRIELLE LARUE.

Un peu de vif argent battu avec un blanc d'œuf débarrassera votre lit des punaises. Une application suffit pour plusieurs années.

Le meilleur moyen de vous débarrasser des rats est de soupoudrer un peu de soufre dans les endroits qu'ils ont l'habitude de fréquenter.

Les graines de fleur de soleil constitue un meilleur appât que le fromage pour les trappes à rats.

Si vous étendez deux ou trois couches de vernis copal sur les semelles des chaussures neuves, vous verrez qu'elle dureront beaucoup plus longtemps. Dans une famille où il y a plusieurs enfants, ce moyen constituera une économie sérieuse.

Les claques qui ne sont usées qu'aux talons peuvent être encore utilisées comme sandales pour conserver les pieds de l'humidité, en les taillant de manière à conserver une lanière au-dessus de la partie d'arrière que l'on enlève.

On enlèvera facilement toutes les taches sur les chaussures en cuir brun, en les frottant avec une tranche de citron avant de les passer au vernis.

Les taches de sueur disparaîtront du linge si vous les frottez avec du jus de citron et du sel, et les exposez au soleil.

Une cuillerée d'alun pulvérisée ajoutée au noir de plomb, donnera un plus beau lustre et sauvera la moitié de l'ouvrage, en minant votre poêle.

Lorsque vous faites de la pâtisserie, si vous mêlez un jus de citron à l'eau qui sert à délayer, votre pâte sera beaucoup plus légère, et si vous employez de la graisse au lieu de beurre, vous n'en sentirez pas le goût.

ENTRE VOUS ET MOI

Madame la Directrice m'a demandé d'écrire *Pour Vous Mesdames*, et si flatteuse que soit cette invitation, elle n'a pas été sans me causer un peu d'effarement : Que saurait dire à des dames un vieux grincheux ? Il est vrai qu'à mon âge on doit savoir bien des choses, parce que, comme dans la chanson de Gustave Nadeau :

“Après un si long voyage
On a connu bien des gens.”

D'avoir parcouru presque tout le cycle de la vie, cela nous a permis de la regarder de plusieurs côtés et d'y découvrir des choses que, peut-être, on ne saurait y apercevoir de prime abord. Cependant, beaucoup de personnes vont du berceau à la tombe sans avoir le temps de rien observer, ni de se former une conviction; elles recueillent en passant une opinion courante et la propagent, sans regarder à ce qu'elle peut avoir d'injuste, d'erronné; et certaines gens qui songeraient avant de mettre sur leur tête le bonnet d'un sot, endossent, sans nulle hésitation, les plus stupides préjugés.

Pour moi, qui ai accompli sans hâte ma promenade à travers l'existence, en y cueillant même une fleur par-ci, une fleur par-là, j'ai pu, parfois, m'arrêter au bord de la route et étudier l'humanité qui passait devant moi; j'ai regardé vivre les hommes, j'ai aussi vu souffrir les femmes. Et de toutes mes observations, je suis sorti convaincu qu'une moitié du genre humain est victime des calomnies de l'autre moitié. La victime, c'est vous, Madame. Ainsi, depuis le commencement du monde, les fils d'Adam ont répété que leurs sœurs étaient bavardes, incapables de garder un secret... Eh bien! Messieurs, moi, Théodore Francœur, je veux vous prouver que, sciemment ou involontairement, vous avez tous menti.

Les femmes aiment à parler, soit, j'admets; cependant, avouez que si elles ne jetaient, parfois, dans le monde la distraction de leurs caquets, il serait d'un morne à y mourir d'ennui—mais le joyeux bavardage n'entame en rien la discrétion qui, elle, est une vertu; et si étonnant que cela vous paraisse, messieurs, elles savent mieux que vous la pratiquer. J'en connais qui ont poussé le silence jusqu'à l'héroïsme; j'en connais qui ont pleuré toutes les larmes de leurs yeux, en dissimulant leur horrible souffrance sous les apparences d'une constante bonne humeur, laquelle trompait leurs amis les plus intimes et donnait encore l'illusion d'une parfaite félicité.

Et ce n'est pas toujours et seulement par fierté que des malheureuses compriment ainsi leur cœur pour en étouffer les sanglots; c'est le plus souvent par dévouement, par dévouement à leur bourreau, afin de ne pas compromettre son avenir en rendant publique une vie scandaleuse; c'est par amour pour leurs enfants, dont elles ne veulent pas ruiner le nom; c'est aussi par cet inconcevable sentiment qui, dans le cœur des femmes, survit à l'amour, la pitié pour l'être méprisable et dégradé qui les a torturées dans leur vie morale, après leur avoir imposé toutes les privations matérielles, leur avoir refusé le confort et les soins auxquels leur éducation leur donnait droit. Pourtant, elles se taisent patiemment, héroïquement jusqu'au jour où une circonstance indépendante d'elles—et que les excès, l'immoralité du mari font éclater le plus souvent—met à découvert des turpitudes insoupçonnées. Mais la longue abnégation de ces femmes nous a rendus si exigeants, qu'à l'heure où leur âme déchirée laisse échapper le secret qu'elle ne peut plus contenir, il se trouve toujours quelqu'un pour les accuser encore d'indiscrétion, et leur jeter à la face les qualificatifs les plus injurieux.

Et qu'il en est, mon Dieu, de faux grands hommes qui tomberaient de leur piédestal et crouleraient dans la boue, si leurs malheureuses épouses divulguaient les vices honteux dont ils sont gangrenés; qu'il en est d'honorables messieurs que l'on salue chapeau bas, et que leur nature crapuleuse et perverse a fait le jouet des plus dégradées des filles du ruisseau!

Et si quelque jour éclate la bombe qui abat le mystère dont s'enveloppait leur dépravation, vous verrez ces êtres immondes, non pas regretter leur inconduite et en accepter bravement les conséquences, mais joignant la lâcheté à tous les ignobles vices, ils tentent encore de rejeter la responsabilité de leur vie sur les épaules de leur femme et ne reculent même pas devant la calomnie, inventent pour se justifier de secrètes raisons que nul ne peut vérifier... Et neuf fois sur dix, il se trouvera quelque intéressé pour répéter: "Peut-être que si cet homme avait eu une autre femme, il ne serait pas tombé si bas."

Ah! vous aurez beau dire, allez, vous n'empêcherez pas le pourceau de fouiller! La femme qu'il fallait à cet homme, c'est celle qu'il va chercher, chaque jour, dans la fange d'un bouge, et celle-là n'a jamais relevé moralement un homme. Voilà pourquoi l'épouse honnête et fière, qui, se voyant irrévocablement liée à un être indigne d'elle, passe sa vie isolée dans la douleur et drapée dans le silence, m'apparaît comme une séculaire et grande victime.

THEODORE FRANCOEUR.

COURRIER DE LA MODE

MESDAMES,—

Dans les modes, on invente, pour bien dire, toute l'année, mais on ne change de manière d'être que tous les trois mois, au commencement de chaque saison. Bigre! C'est encore tant qu'il faut! Nous en sommes rendues au point où le luxe est tellement fantaisiste et tellement peu seyant, qu'il nous faut la plupart du temps nous contenter, bon gré malgré, d'une garde-robe à l'arrière plan.

Quand on est trop grasse, ou un peu mal formée, ou simplement quand on a trop bien diné, peut-on décidément, avec grâce, porter la jupe moulée et la ceinture à l'égyptienne? De même, je ne vois pas avec enthousiasme, cette année, apparaître le petit "Coqueron" de chapeau. Il se hérisse un tout petit peu, sans en avoir l'air sur le bout de nos "Toquons" pointus; d'un peu, on le soulèvera davantage et je crois que toutes les femmes regretteront leurs coiffures ombrageuses. Petits ou grands, nos yeux ont plus d'appui, d'expression, de hardiesse. Nous sommes généralement plus jolies, tenez..... Et je voudrais bien savoir s'il y a une femme, une seule qui redemanderait à retourner, au temps des "Napoléon tricornes" et des "Pompadors". Avec notre front et notre regard à jour, on lit tout ce qu'on pense et on nous fait dire tout ce que l'on ne veut pas...

Voilà que j'ai grand'peur, pour nous, Mesdames, qui avons la pudeur de notre esprit et de nos malices, que nos coquetteries soient bouleversées..... pour quelques jeunesse qui ont à exhiber leur frimousse neuve et quelques maisons qui veulent à tout prix lancer du nouveau.

On se moque de nous à Paris et à New-York, et les modes y ennent de là. Elles sont ravissantes. C'est indéniable. Jamais plus qu'aujourd'hui, les villes ne regorgent de jolies femmes; jamais on n'a tant vu de richesses, d'opulence, partout

jusque dans les déshabillés et les costumes de rue qui, autrefois—vous vous rappelez? —jusqu'à il y a encore une couple d'années, étaient très sobres sans couleurs tranchantes ni extravagantes...

Aujourd'hui, les silhouettes sont des horreurs pour la plupart et sans se connaître en art et en mouvement, on exhibe, avec ça, sur le côté jusqu'au genou, une jambe qui est du plus drôle d'effet...

Voyons, Mesdames, n'en avez-vous pas assez de ces silhouettes chiches, étriquées, anémiées de jeunes garçons malades?... Il nous devient impossible de sauter dans les tramways sans chuter le nez par terre. Nous avons l'air de minet ficelé dans un sac, et dans nos rues qui sont d'un très piteux état, où nous aurions besoin d'enfiler les mètres à grandes enjambées, ne voilà-t-il pas que nous sautons d'obstacle en obstacle, de roc en roc, avec une minutie risible, regardant de côté et d'autre comme si on avait à fuir sur le bord du toit...

Avant d'adopter une mode, ne croyez-vous pas qu'il serait prudent de demander à la ville ce qu'elle compte faire de travaux ennuyeux durant la saison? En tout cas, je ne vois pas les campagnards ni les alpinistes avec nos cotillons, à avaler, des champs et des montagnes...

Aussi nos marchands de nouveautés exposent spécialement pour cet automne, —je ne vois pas que c'est dans l'intention évidente de nous être utile — une jupe qui a tout l'air de celle de l'été dernier, mais un peu plus large, avec quelques plis dissimulés aux genoux et garnie de boutons de cordes... Même, on annonce une jupe, boutonnant en avant, du haut en bas, avec de gros boutons. Les robes en tissu souple ont gerdé leur double froncé, il y a des volants même et de la dentelle, beaucoup de dentelle. C'est la suprême élégance et c'est d'un joli! On a sorti et on sortira cet automne, en costume léger: satin recouvert de tulle, soie pâle fleurie, avec son tour de cou en hermine et un chapeau en peluchette foncé, d'allure chafouine, un peu relevé sur le côté et très peu garni.

J'ai vu un modèle, il était très "stylish", m'a dit la modiste il avait sur le devant deux grosses ailes d'aéroplane. Je ne vous en parle pas. Vous ne sauriez convenablement sortir avec, sans pilote... Mais, j'en ai vu un autre pour être porté en haut des frisons —dommage!—en poil de castor, couleur vio et changé, forme oblongue, taqué avec une perruche jaune couchée sur le rebord.

Vous savez, qu'après tout le mal qu'on a dit du jaune, les Parisiens veulent le remettre en vogue: Tentures, garnitures. Tout est à la citronnelle. Un grand inventeur a créé une mante de soie jaune avec des essais de pies et de chimères. C'est d'un genre dont je me rappelle. Ma mère avait quand elle était jeune, une robe de soie jaune avec des maisons et des paniers de fleurs peints en brun. De même qu'alors, les mantes, à forme châle vont se porter, non pas seulement aux réceptions, mais aux visites de l'après-midi et aux sorties matinales. Plus amples, plus courtes, élargies d'un capuchon, elles se drapent sur l'épaule pour venir nous ligoter les jambes d'une façon à ce qu'on se sente toujours pris de malaise aux jarrets dès qu'on a fait un bout de chemin.

Vous voyez, les grands faiseurs; comme les poètes ne s'inspirent que du déjà vu et n'ont plus rien de tout à fait nouveau à nous dire. Tout est dans la manière de le dire et de le lancer.

A vrai dire..... emmaillottées dans nos fourreaux avec nos chapeaux à bicorne, nous avons toutes l'air—autant les servantes que les dames, autant les concierges que les propriétaires—de risquer la tête hors de notre chrysalide. Mais, "rien n'est plus différent d'une femme, qu'une autre femme", a dit Max Orell, et c'est toujours ce qu'une femme doit se dire quand elle se voit copier par la valetaille.



13



525



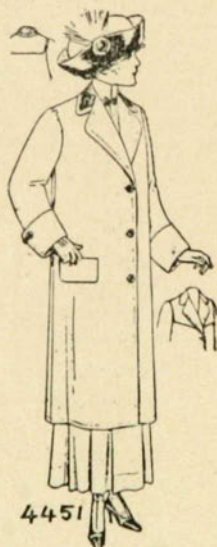
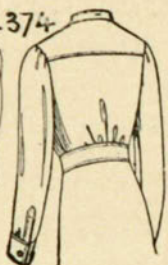
29



4332



4374



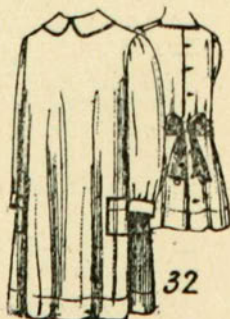
4451



4367



502



32

13—Costumes de jeu, 4 âges : 2-4-6-8 ans. 3 vgs. $\frac{1}{4}$ en 27, pour 4 ans.

525—Costume de garçon, 3 âges : 2-4-6 ans, 1 vg $\frac{3}{4}$ en 44, pour 3 ans.

29—Manteau pour enfant : 2-4-6-8 ans. 3 vgs en 27 pour 4 ans.

4332—Blouse de 30 à 40 pcs de buste, 2 vgs $\frac{1}{2}$ en 36 pour 36 de buste.

4374—Blouse de 30 à 40 pcs de buste, 2 vgs $\frac{1}{2}$ en 36, pour 36 de buste.

4451—Manteau pour jeune fille, 14-16-18 ans. Matériaux, $3\frac{1}{4}$ en 54 pour 16 ans.

4367—Robe pour fille, 14-16-18 ans. Matériaux 5 vgs $\frac{3}{4}$ en 27 pour 16 ans.

502—Costume pour garçon, 6-8-10-12-14 ans. Matériaux, 2 vgs $\frac{3}{4}$ en 54 pour 12 ans.

32—Tablier pour enfant, 6-8-10-12 ans. Matériaux, 2 vgs $\frac{3}{4}$ en 36 pour 8 ans.

AVIS.—Les lectrices qui désireraient se procurer les patrons paraissant dans cette page n'ont qu'à nous adresser 10c pour chaque patron, en indiquant le buste, la taille ou l'âge, suivant le modèle choisi.

TRAVAUX DE DAMES

Nous voici à l'automne. Le séjour à la campagne n'est plus de saison, et nous songeons à rentrer en ville. Parmi les nombreuses choses dont nous désirons nous entourer pour embellir notre intérieur, voici un superbe coussin. Cette corne d'abondance nous déverse les ravissantes fleurs qui ornaient notre jardin de campagne. Si nous ne pouvons, à ces fleurs, donner le parfum que nous avons respiré avec tant de plaisir, du moins pouvons-nous leur donner le coloris chaud et vif, qui a si bien séduit nos regards.

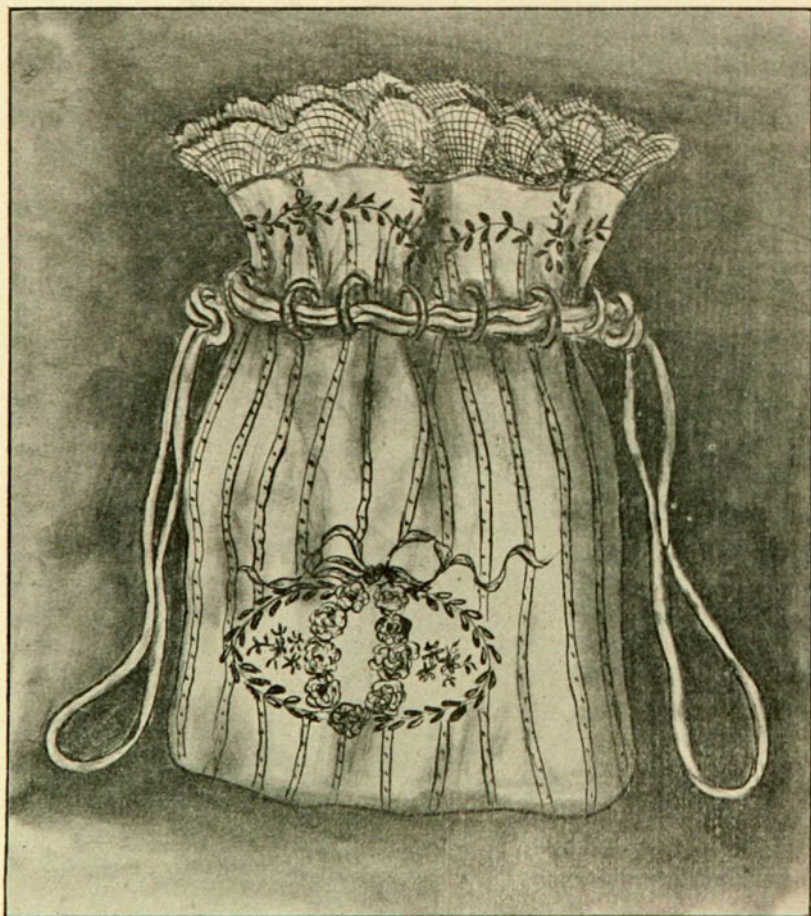


Ce travail doit être fait au passé empiétant ou passé remordu, appelé encore passé plat, le relief des fleurs et des feuilles, n'étant donné que par le coloris. Ce genre s'appelle encore peinture à l'aiguille. Le charme de cette broderie est moins la richesse des matériaux que l'on emploie, que l'harmonie et le choix des couleurs, desquels, du reste, dépendra toujours la beauté d'un ouvrage.

Pour arriver à cette harmonie, à ce fondu de couleurs, il faut employer au moins cinq teintes de diverses nuances choisies.

Pour faire le coussin, ici produit, il faut tout d'abord, faire comme pour toute broderie de ce genre: bien tendre l'étoffe sur un métier, de façon à ce que le tissu soit très ferme. De cette préparation dépend, en grande partie, la bonne exécution du travail.

Choisir, de préférence, une moire crème. Les œillets peuvent être faits, soit de la même nuance, en cinq à six tons, ce qui permettra quand même une variété, soit dans les nuances différentes; par exemple, une gamme de rose chair allant sur le blanc et une autre gamme rubis. Les pervenches seront bleu tirant sur le violet, avec les feuilles d'un vert soutenu. Les feuilles des œillets doivent être d'un vert plus plat. Le vert des petites herbes, dans les tons mousse. La corne d'abondance, nuance vieil or, cuivre ou plus foncé. Elle peut se broder au point de tige et de fantasia; de cette façon, elle est tout aussi jolie, et moins longue à exécuter.



Pour travailler, il faut commencer toutes les fleurs et toutes les feuilles par la pointe, et jamais sur le calice ou la tige. Faire les points longs d'une ligne ou deux, en les faisant empiéter les uns sur les autres. Les points se feront par rang, ceux du second rang pénétrant suffisamment dans le premier pour que les deux points paraissent n'en former qu'un seul, et que les rangs soient noyés l'un dans l'autre.

La direction des points doit suivre les lignes du dessin, convergeant toujours vers le centre des fleurs et le milieu des feuilles, en biais, pour ces dernières, suivant les nervures indiquées.

Comme le montre la gravure, les teintes claires sont au bout des pétales, et sur ceux de dessus; le cœur de la fleur étant toujours plus foncé.

Ce relief produit par le fondu d'un pétale de dessus, en opposition directe avec le cœur sur lequel il est appuyé, lui donne la vie et cette illusion que les pétales de dessus sont réellement soulevés. Pour permettre d'arriver à cette exécution, avec des frais relativement minimes, la quantité de soie nécessaire au travail accompagnera la moire dessinée, et nous pourrons, si la cliente le désire, échantillonner le travail, pour donner la marche à suivre.

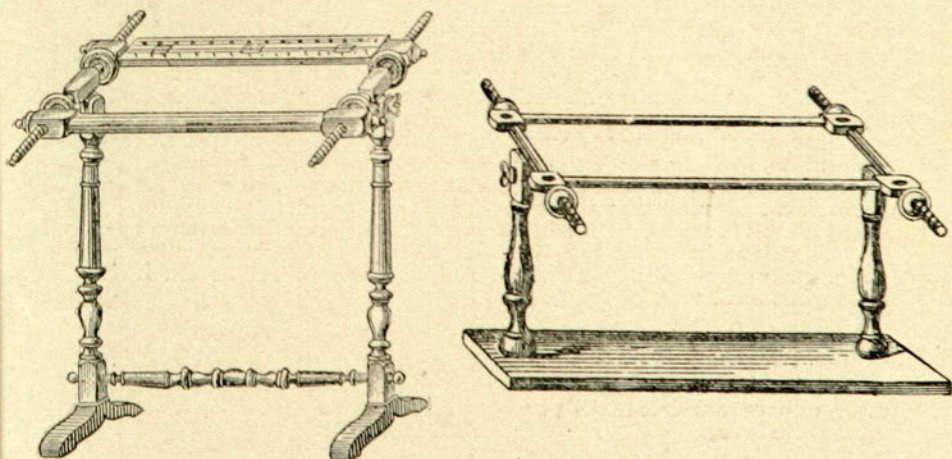
La dentelle qui entoure le coussin et le rend très riche est en or bruni.

Cet ouvrage tentera certainement plus d'une lectrice, qui voudra avoir elle-même dans son salon, ce coussin travaillé par elle.

Ce dernier est fait aussi pour la peinture.

Voici encore un ravissant petit travail, d'une grande facilité d'exécution, très ancien, et toujours nouveau, car le charme, la grâce ne vieillissent point: c'est le roccoco.

La gravure représente un petit sac de théâtre très élégant, complètement indispensable de la toilette claire du soir.



Le roccoco s'exécute à l'aide d'un petit ruban de ce nom, d'un tissé spécial, très étroit, et généralement ombré. Ce ruban s'enfile dans une aiguille à chas long.

Pour l'exécution des petites feuilles ou fleurs marguerites ou roses ou autres fleurettes.

Pour que ces travaux si délicats soient encore plus jolis, il faut employer un grand nombre de teintes, et là encore, comme pour tous nos ouvrages, nous donnons le matériel pour l'exécution.

Pour l'exécution du petit sac ci-joint, il faudra, comme pour le coussin, le tendre très ferme sur un métier, de façon à ce que l'étoffe ne plisse pas. La moire peut être crème, rose, bleue, verte ou jaune indifféremment, et les teintes de ruban devront être choisies pour s'harmoniser avec la nuance du fond.

Les bandes du sac sont formées d'un petit ruban roccoco tissé or, et retenu par de petites perles dorées.

Le ruban du nœud est également cousu sur le dessus du tissu. Seules les feuilles et fleurs sont travaillées avec l'aiguille. C'est donc très facile à faire. Les

anneaux de la cordelière et la dentelle sont or bruni, et donnent un cachet des plus élégants à ce joli rien que chaque lectrice qui va au théâtre voudra se confectionner. De même que pour le coussin, nous pouvons échantillonner ce travail.

Pour bien exécuter les broderies au passé et au rococo, les tissus: soie, drap, velours, mousseline, tulle, etc. doivent être tendues sur un métier. Les deux gravures ci-contre représentent un métier à pied, et un autre pour mettre sur les genoux. Ce dernier est des plus pratiques. Sur ce métier peuvent s'exécuter de grands travaux, car l'étoffe se roule autour des bâtons, au fur et à mesure que le travail avance. Avant de l'enrouler, il faut passer sous la broderie une légère couche de gomme adragante pour donner de la tenue à l'étoffe, qui n'a pas besoin d'être repassée, et n'a pu se froisser, dans les coins du travail, quelque long qu'il ait été à exécuter. Ces métiers sont autrement plus pratiques que ces cadres de bois, qui ne peuvent se rapetisser à volonté, et sur lesquels la grandeur du travail est limitée.

Modèles de M. Raoul Vennat, 642, Rue Saint-Denis.

LA CUISINE ECONOMIQUE

Gâteaux sans œufs.—Battez une cuillerée de soda à pâte dans trois quarts d'une tasse de mélasse auxquels vous aurez ajouté un quart de cassonade. Ajoutez au mélange une tasse de lait caillé, trois cuillerées de beurre fondu et de la farine pour faire une pâte molle. Faites cuire à feu doux.

Croquettes de viande.—Ces croquettes sont un bon moyen d'utiliser les petits morceaux de viandes diverses qui ne seraient plus présentables sur la table, et elles constituent un excellent plat froid.

Prenez de petits morceaux de viandes diverses et même de poisson plus le mélange sera compliqué, meilleur sera le résultat—mettez-les dans le plat à bois, et au moyen du hâchoir, coupez-les en aussi petits morceaux que possible, en ayant soin d'enlever soi neusement toutes les parties grasses. Ajoutez un peu de jus d'oignon ou un petit oignon hâché très finement, mettez du sel au goût et du poivre de même, puis prenez par petites cuillerées et formez de ce mélange de petites boulettes que vous façonnerez en les roulant entre vos mains. Enduisez-les ensuite de blanc d'œuf battu et faites frire dans la graisse bouillante.

Avant de faire bouillir du lait dans une casserole, faites y bouillir un peu d'eau seulement assez pour couvrir le fond de la casserole, et le lait n'attachera pas quelque chaud que puisse être le feu.

Si vous avez de la viande qui ait un petit goût, faites la tremper dans le lait caillé pendant une couple d'heures. Elle aura toute la saveur de la viande fraîche. Le bœuf ainsi immergé dans le lait caillé peut être conservé pendant des mois.

On sait comme le pain frais est difficile à couper. Si vous chauffez légèrement le couteau, avant l'opération, vous n'aurez aucune difficulté et le pain se coupera aussi bien que s'il était légèrement rassis.

Un plat d'eau posé dans le fourneau où vous faites cuire des gâteaux ou autres pâtisseries les empêchera de craquer.

Un peu de persil—mêlée à une salade dans laquelle il y a de l'oignon—empêchera a mauvaise odeur de celui-ci de se faire sentir dans l'haleine.

Pour empêcher le fromage de moisir, enveloppez-le dans un linge trempé de vinaigre et tordu autant que possible. Gardez-le ainsi enveloppé dans un endroit frais.

CONSEILS DE BONNE MENAGERE

En ce moment où tout le monde crie à la cherté de la vie, nos lectrices, sans doute, nous sauront gré de leur donner, ici, les conseils de notre expérience, conseils qui leur aideront à augmenter le bien-être de leur intérieur, tout en diminuant le chiffre des dépenses. Dans cette page, la "Bonne Ménagère" donnera, chaque mois, les recettes les plus économiques en fait de cuisine et expliquera comment on peut, parfois, avec des restes, faire encore un plat substantiel et délicieux; elle donnera aussi des conseils en général pour tout ce qui concerne la tenue d'une maison. On pourra s'adresser à elle avec confiance, elle mettra avec empressement son expérience au service de celles qui réclameront ses lumières. Il suffira d'adresser les demandes à "Bonne Ménagère", au bureau de *Pour Vous Mesdames*, 1263, Avenue Delorimier.

Embarrassée. — J'ai copié à votre intention une recette d'un moule de bifteck et de rognon, dont je suis sûre, vous vous délecterez. Vous trouverez aussi la recette des bonbons aux amendes.

Suzanna. — Il est maintenant trop tard pour préparer ce genre de conserve, attendu que ces fruits sont passés depuis longtemps; vous pouvez cependant le remplacer par quelques gros fruits qui feront un excellent substitut.

Jeune mariée. — La direction de cette revue est allée au devant de votre demande en donnant, ici même, une liste complète de menus pour tous les jours de la semaine.

Moule de Bifteck et de Rognon. — 1 livre de bifteck, 1 de livre de rognon de bœuf, 1 tasse d'eau, sel et poivre au goût, quelques pois verts, 1 carotte bouillie, 1 navet bouilli. 1 cuillerée de gélatine, quelques branches de persil. Coupez le bifteck et le rognon en petits morceaux et faites les bouillir—jusqu'à ce qu'ils soient bien tendres—avec l'eau, le sel et le poivre. Préparez la garniture du moule. Coupez en tranches un œuf cuit dur et pressez-en les morceaux sur les parois du moule, ajoutez les pois et quelques morceaux de carottes et de navets coupés de formes diverses. Arrangez par-dessus les morceaux de bifteck et de rognon. Dissolvez la gélatine dans le bouillon. Versez dans le moule et laissez jusqu'au lendemain avant de démouler. Décorez avec les branches de persil.

On peut utiliser pour ce plat les morceaux de viande de soupe et autres qui ne sauraient être remis sur la table, sans quelques préparations.

Bonbons aux amendes. — 2 tasses de sucre brun, 2 tasses d'eau, 1 pincée de crème de tartre, 1 tasse de noix hachées, 1 cuillerée de vanille. Faites bouillir sans brasser le sucre, l'eau et la crème de tartre jusqu'à ce que cela forme une masse dure en jetant une cuillerée dans l'eau froide. Retirez du feu, laissez refroidir trois minutes. Battez jusqu'à ce que cela devienne blanc et crémeux, ajoutez alors la vanille et les noix. Versez sur un plat beurré et marquez en carrés.

Salade Princesse. — 1 concombre moyen, 1 grosse pomme, 1 tasse de céleri, 1 tasse de viande hachée, 1 tasse de pois verts, 8 tomates pelées, mayonnaise. Hâchez la viande, le céleri, la pomme et mêlez avec les pois la mayonnaise. Les pois doivent être bien égoutés avant de les mettre dans le mélange. Servez cette salade très froide sur un lit de laitue. Il ne faut préparer les pommes qu'au moment de servir la salade, car elles brunissent et gâtent l'aspect.

Cette salade est décorative et bonne.

Patates à la bonne ménagère. — 2 tasses de viandes froides, 4 tomates, 4 patates, beurre, sel, poivre au goût. Passez au hâchoir tous les morceaux de viande froide que vous avez. Avec les deux tasses de viande, ajoutez quatre patates bouillies et refroidies ou des patates crues. Tranchez les patates dans un plat creux beurré, couvrez-les d'une couche de viande puis de tomates, ajoutez beurre, sel poivre. Alternez les couches jusqu'à ce que le plat soit rempli. Étendez sur le dessus des miettes de pain rassi et du beurre fondu. Faites cuire au fourneau pendant une vingtaine de minutes. Ce plat est excellent et très décoratif, quoique fort économique.

MENUT DE FAMILLE POUR TOUS LES JOURS DE LA SEMAINE

Dimanche.

Déjeuner. — Omelette au jambon. — Pommes de terre en robe de chambre. — Rôties (toasts). — Beurre frais. — Café. — Compôte de pommes.

Dîner. — Céleri frisé. — Salade de concombre. — Potage à la purée de navets. — Roast beef. — Pommes de terre à la crème. — Tarte aux oranges. — Gâteaux. — Fruits. — Thé, Café.

Souper. — Croquettes de viandes. — Salade de tomates. — Gâteaux. — Pain. — Beurre. — Thé.

Lundi.

Déjeuner. — Bouillie à la farine d'avoine. — Crêpes de sarrasin. — Vian de froide. — Beignets. — Café.

Dîner. — Mais. — Haricots aux beurre. — Potage. — Crème de céleri. — Bœuf à la mode. — Pudding cotta. — Compôte de fruits. — Gâteaux. — Thé.

Souper. — Croquettes de pommes de terre. — Riz au lait. — Gâteaux. — Biscuits. — Thé.

Mardi.

Déjeuner. — Bouillie de farine d'avoine. — Grillades de foie et de bacon. — Pommes de terre bouillies. — Pain. — Beurre. — Café.

Dîner. — Tomates en salade. — Soupe au pois. — Steak. — Pommes de terre à la crème. — Pudding aux fruits. — Gâteaux. — Fruits. — Thé.

Souper. — Galantine. — Navets à la crème. — Beignes. — Compôte de fruits. — Thé.

Mercredi.

Déjeuner. — Rôties (toasts). — Saucisse. — Bouillie de farine d'avoine. — Beurre. — Gâteaux. — Café.

Dîner. — Soupe au riz. — Fèves au lard. — Grillades de porc. — Pudding au pain. — Fruits. — Thé.

Souper. — Galettes de pommes de terre. — Blanc-manger aux fruits. — Biscuits. — Thé.

Jeudi.

Déjeuner. — Bouillie de farine d'avoine. — Soufflé au lard. — Compote de fruits. — Café.

Dîner. — Petits pois verts. — Salade concombres. — Côtelles d'agneau. — Pommes de terre à la crème. — Tartes aux fruits. — Gâteaux. — Thé.

Souper. — Croquettes de viandes froides ou chaudes. — Rôties au fromage. — Gâteaux. — Biscuits. — Thé.

Vendredi.

Déjeuner. — Bouillie de farine d'avoine. — Rôties (toasts). — Omelettes aux fines herbes. — Compote de fruits. — Gâteaux. — Café.

Dîner. — Soupe au tomates. — Poisson bouilli. — Pommes de terre bouillies. — Plum-Pudding. — Fruits. — Thé.

Souper. — Fricassée de poisson. — Macaroni au fromage. — Fruits confits. — Biscuits. — Thé.

Samedi.

Déjeuner. — Œufs à la coque. — Petits fours chauds. — Beurre frais. — Marmelade de fruits. — Café.

Dîner. — Soupe au vermicelle. — Fèves au beurre. — Poulet rôti. — Pommes de terre à la crème. — Pudding aux fruits. — Crème au chocolat.

Souper. — Galantine. — Pommes de terre en robe de chambre. — Gâteaux à la mélasse. — Confitures. — Biscuits. — Thé.

Bonne Ménagère.

Nous donnerons, chaque mois, un abonnement gratis d'un an, à la personne qui nous enverra les trois meilleurs menus (déjeuner, dîner, souper) avec les recettes pour préparer chaque item. Bien entendu, les menus ne devront pas être copiés dans un cuisinier, mais composés simplement pour convenir aux petites bourses.

ÉVÈNEMENTS MONDAINS

Le 13 septembre, en l'Église de Vaudreuil, le R. P. Lalande, bénissait le mariage de Mlle Henriette Harwood à M. Bernard Languedoc.

M. le docteur Harwood accompagnait Mlle Harwood, vêtue d'une toilette de soie charmeuse blanche et d'un voile garni de fleurs d'oranger; son bouquet se composait de muguet et d'orchidées. Mlle Marie Ouimet, fille d'honneur, portait une robe de satin rose pâle et de dentelle, un chapeau noir velours et dentelle. M. Henri Bossé, de Québec, agissait comme garçon d'honneur.

Très chic mariage que celui de Mlle Gabrielle Brodeur à M. Charles N. Chamberland, avocat, mardi, le 23, à l'église Saint-Louis de France.

Mademoiselle Brodeur portait une toilette en crêpe de Chine blanc garnie de dentelle de Venise; son voile était retenu par des fleurs d'oranger. Toute gracieuse avec son bouquet de fleurs de lis, elle s'avança au bras de son père, M. A. S. Brodeur, artiste-dessinateur. M. Chamberland avait aussi pour témoin son père, M. A. N. J. Chamberland.

Beau chant, belle musique. L'orgue fut tenu par M. Lanthier; Mme Filiault, Mlles M. A. Picotte et B. Colletterie firent entendre de très jolis morceaux par des voix plus jolies encore. Une foule d'amis remplissaient l'église, saluèrent avec enthousiasme les jeunes époux à leur sortie et assistèrent à la réception immédiatement après la messe, dans la famille Brodeur.

A neuf heures, le train emportait M. et Mme Charles Chamberland vers les chûtes Niagara. Mme Chamberland portait alors un costume tailleur vert avec chapeau de même teinte, garni d'une aigrette blanche.

Encore un élégant mariage, le même jour, à l'église d'Outremont: Mlle Cécile Brault épousa M. Roméo Gaudreau, ingénieur civil.

Mlle Brault en costume de voyage bleu avec chapeau de même nuance était au bras de son père, M. Léandre Brault, négociant. La mariée portait un bouquet de roses et de muguet. M. Gaudreau avait pour témoin son père.

Le chœur de la paroisse d'Outremont s'est tenu à la hauteur de sa belle réputation par du chant superbe durant la messe.

Le matin du vingt-quatre septembre, à sept heures et demie, en l'église St-Louis de France, Monsieur l'abbé A. Curotte, aumônier des Dames du Sacré-Cœur, bénissait le mariage de Mlle Ant. LeMoyne, fille de M. et Mme François LeMoyne, et de M. Gilbert LaRue, journaliste, fils de M. et Mme Georges LaRue, de l'Islet.

La jeune mariée portait un joli costume français noir et gris, cravate d'hermine, chapeau en velours noir genre "Gainsborough". Le bouquet était composé de roses blanches et de muguet.

Les témoins étaient M. F. LeMoyne, père de la mariée, et le Dr Bélanger, de Beauport, oncle du marié.

Le programme musical fut fort bien exécuté par Mlle L. Giguère, MM. Hector, Beauregard, avocat, et Raoul Beaudry, avocat, et violon obligato par M. Albert Richard. M. A. Létourneau, était à l'orgue.

Il y eut après la messe réception chez M. LeMoyne.

Les mariés sont partis en voyage à Détroit et Buffalo.

LA FIANCÉE DU REBELLE

Par Joseph Marmette

Immédiatement après le huit septembre dix sept cent-soixante, par laquelle la Nouvelle-France passait au pouvoir de l'Angleterre, une paix profonde régna dans tout le Canada. A part les dévastations commises dans le gouvernement de Québec, que des armées ennemies avaient occupé pendant deux années, tandis que la capitale avait été deux fois assiégée, bombardée et presque anéantie, rien ne semblait indiquer dans les autres parties de la province que l'on sortît d'une guerre sanglante et désastreuse. Réfugiés sur leurs terres, les habitants se livraient à l'agriculture, au tant pour réparer leurs pertes que pour s'isoler de leurs nouveaux maîtres. Il leur restait bien encore l'espoir que la France ne les abandonnerait pas et qu'elle se ferait rendre ses colonies après la cessation des hostilités; mais cette dernière illusion devait bientôt s'évanouir par le fait du honteux traité de Versailles en dix sept cent soixante-trois, dont le contre coup vint douloureusement vibrer au Canada comme le glas funéraire de la domination française en Amérique.

Cette nouvelle détermina une seconde émigration. Les quelques familles nobles qui restaient encore dans le pays, les anciens fonctionnaires, les hommes de loi, les marchands repassèrent en France, après avoir vendu ou abandonné leurs biens. Il ne resta plus dans les villes que les corps religieux, quelques rares employés subalternes, à peine un marchand et les artisans. La population des campagnes étant attachée au sol fut seule unanime à ne point émigrer.

Les conquérants avaient déjà pris leurs mesures pour s'assurer la libre possession de leur conquête. Afin de frapper davantage l'esprit des vaincus, on les mit tout d'abord sous le régime de la loi martiale. Ce fut l'ère du despotisme.

A la suite des troupes anglaises, une foule d'aventuriers s'étaient abattus sur le Canada. Aussi pauvre d'écus et de savoir qu'avidés de luxe et de domination, et pour la plupart hommes de rien, ces arrogants ambitieux se jetèrent à la curée de tous les emplois publics. Ce fut alors que l'on vit un criminel tiré du fond d'une prison pour être fait juge en chef, lorsque, par surcroît de mépris pour l'intérêt et l'opinion publics, cet homme ignorait le premier mot du droit civil et de la langue française. Il faut ajouter qu'il était admirablement appuyé par un procureur-général qui n'était guère moins propre à remplir sa charge, tandis qu'un chirurgien de la garnison et un capitaine en retraite étaient juges des plaidoyers communs, et que les places de secrétaire provincial, de greffier du Conseil, de régistrateur, de prévôt-maréchal, étaient données à des favoris qui les louaient aux plus offrants!

Les honteuses menées de tous ces tripotiers allèrent si loin que Murray, lui-même, le gouverneur—brave et honnête soldat—ne put s'empêcher de rougir de son entourage. Il suspendit le juge en chef de ses fonctions et le renvoya en Angleterre et témoigna son mécontentement au ministère.

L'abolition des anciennes lois françaises vint mettre le comble à la tyrannie, et des murmures menaçants commencèrent à sortir du sein d'une population qui, toute vaincue qu'elle était, ne se sentait pas née pour l'esclavage.

Cependant on votait dans le Parlement de la Grande-Bretagne une loi qui allait avoir une influence immense sur les destinées de l'Amérique-Septentrionale. Quoique, de prime abord, elle parut devoir nous être contraire, cette décision du Parlement anglais devait merveilleusement, dans ses résultats, servir nos franchises menacées. Sous prétexte que la dernière guerre l'avait forcée d'augmenter sa dette, l'Angleterre s'ingéra de taxer les colonies sans leur consentement; elle passa la loi du Timbre et imposa une taxe sur tous ses sujets américains. A l'annonce de cette nouvelle, les anciennes colonies protestèrent. Le Canada et l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, seuls, gardèrent momentanément le silence.—(A suivre.)